

MADAME ÉLISE VOÏART



À commencement de cette année 1866, un cercueil, suivi de quelques amis, s'en allait au cimetière de Préville, à Nancy. Ce cercueil renfermait les restes d'une femme de bien et d'une femme de talent. Madame Elise Voïart a écrit avec succès; la vogue et les éloges ont entouré son nom, mais la culture des lettres, les travaux intellectuels, le renom, les couronnes académiques ne lui avaient rien enlevé de ses vertus domestiques, ni de cette délicate modestie qui semble avoir besoin de l'ombre du foyer pour se conserver intacte, comme les violettes ont besoin de l'ombre des bois pour conserver leur fraîcheur et leur délicieux parfum.

Madame Elise Voïart est née en Lorraine, terre de fortes et chrétiennes vertus. Elle fut, dès sa jeunesse, éprouvée par l'adversité; la situation précaire de sa famille lui fit accepter un mariage de raison, et très-jeune, très-jolie, elle devint belle-mère d'une jeune fille, remarquable par ses précoces talents, et qui devait devenir célèbre à son tour. Cette jeune fille s'appela plus tard madame Amable Tastu; ses poésies suaves ont charmé notre jeunesse, et son excellent livre, *l'Éducation maternelle*, a aidé plus d'une jeune femme à bien élever sa famille. Madame Elise Voïart s'acquitta avec bonheur des devoirs délicats qui lui étaient échus en partage, et quand la pauvreté vint frapper à la porte de la maison conjugale, elle trouva au fond de son âme une rare énergie. Sentant son courage grandir avec ses embarras domestiques, elle pensa qu'il lui appartenait de subvenir, par le travail, aux besoins de son vieux mari et d'une enfant qui leur était née. Elle prit la plume comme un instrument de labeur, comme un noble outil, plus profitable que l'aiguille pour gagner honorablement son pain.

Une si légitime résolution fut bénie par la Providence. Madame Elise Voïart, en abordant la carrière littéraire, n'avait cherché qu'un moyen de remplir ses devoirs et d'aider ceux qui lui étaient chers; il lui arriva, selon la promesse évangélique, d'obtenir le reste par surcroît; le reste fut le talent et la vogue.

Elle connaissait à fond la langue allemande, et elle traduisit les romans d'Auguste de Lafontaine, fort goûtés en ce temps-là : *la Famille de Falkenstein*, *la Croix du Meurtre*, *Sylvius* et *Valeria*, *le Suédois* ou *la*

Prédestination, ont dû, en France, leur durable succès à la plume élégante de madame Voïart. Encouragée par la réussite de ses premiers essais, elle voulut voler de ses propres ailes, et publia, en 1820 *la Femme ou les Six Amours*, ouvrage en six volumes, qui fut couronné par l'Académie française. Ce livre est un roman, mais un roman pur, religieux, destiné à peindre le dévouement de la fille, de la sœur, de l'amie, de l'amante, de l'épouse et de la mère. Les six nouvelles sont attrayantes et douces, et quoique le ton de la littérature et surtout celui du roman soient bien changés, quoique la poésie ait fait place au réalisme, on pourrait les lire encore, de nos jours, avec intérêt. *La Sœur*, en particulier, est une œuvre charmante. D'autres romans, des livres d'éducation, des nouvelles publiées dans divers recueils, succédèrent aux *Six Amours* et furent toujours bien accueillis par le public; elle traduisit de l'allemand un roman, *Eva de Troth* et plusieurs nouvelles et légendes, remarquables par un style nerveux et coloré. Dans ses inspirations personnelles, elle aimait à parler de la Lorraine, à décrire les mœurs, les usages de ce pays bien-aimé, et quand les années arrivèrent, quand elle put dire, en empruntant les vers de sa belle-fille, madame Tastu :

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée;
Il est donc vrai ! mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides ! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée ?

Alors, alors elle revint se fixer à Nancy, sa ville natale; elle y vécut avec sa fille, dans une modeste retraite, environnée de la considération que lui méritaient sa piété, ses vertus et sa vie irréprochable et pure. Elle publia, il y a peu d'années, la traduction d'un excellent livre de prières, *le Calice* (1), et l'on peut remarquer combien sa foi vive avait prêté d'originalité à son style. Ce fut là, croyons-nous, sa dernière œuvre, et après une vie toute de travail et de dévouement, madame Elise Voïart mourut le 20 janvier 1866, plus qu'octogénaire, et dignement pleurée par sa pauvre fille orpheline et par ses nombreux amis.

Quelques paroles touchantes et senties furent prononcées sur sa tombe par M. le baron Guerrier de Dumast; nous leur avons emprunté plusieurs traits de cette courte notice.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1857.

UNE SURPRISE



MESDEMOISELLES, une merveille, une joie, une fortune! Allons! voici dix ans au moins que je vous parle d'art, que je fais défiler devant vos yeux les maîtres du passé, que je vous initie aux secrets du goût, aux multiples manifestations du beau.

Il faut enfin que je mette les théories aux prises avec la pratique : il faut que je vous juge et que je vous récompense. Vous devez être artistes — peu ou prou — par l'exécution ou par l'instinct — à l'œuvre donc! Voici que je vous apporte l'outil : travaillez!

Mais quel outil? Ah! que d'heures de travail charmant, que de succès, que de plaisirs, que de surprises, au bout de ma révélation!

Comme vous allez m'aimer!

D'abord, mesdemoiselles, lorsqu'on aime l'art, on ne se contente pas de l'admirer dans ses œuvres magistrales et supérieures : on veut qu'il s'introduise jusqu'au foyer domestique et qu'il marque de son cachet jusqu'aux menus objets à notre usage. Et, qu'on ne s'y trompe pas : le goût se développe dans ce perpétuel contact avec les belles choses. Remontez par le souvenir jusqu'aux belles époques de l'art. Voyez, tout fleurit en même temps. C'est à l'heure où Raphaël règne que Faenza fabrique ses plus belles poteries : c'est au temps des Médicis que Florence étale ses étoffes les plus riches, ses bronzes les plus beaux. — Et qui pourrait dire si la belle période florentine est due aux Médicis, ou bien si les Médicis sont sortis de la belle époque florentine, comme un effet de sa cause? — Il est plus que probable, croyez-le, que l'influence a été mutuelle et que les efflorescences artistiques éclosent toutes au même printemps. Heureux les princes qui naissent à propos! Ils n'ont qu'à suivre le courant pour aller à la gloire.

Pour moi, mesdemoiselles, je préfère, entre tous les luxes, celui qui s'applique aux menus objets usuels : que si vous me demandiez de vous représenter, par exemple, le type d'un heureux du siècle, je ne sais pas encore quels attributs je lui donnerais, mais je sais bien que je l'encadrerais dans un milieu artistique : que je lui veuille d'amples, chaudes et harmonieuses tentures, des sièges confortables, des meubles d'un dessin pur, des ustensiles pétris, tournés ou décorés par d'habiles mains. Qu'il boive, s'il le faut, du vin d'Argenteuil, mais que ce soit dans un verre de B-hème! Qu'il mange, s'il n'a pas mieux, du brouet spartiate... (mesdemoiselles, on n'en fait plus, consolons-nous), enfin qu'il

mange n'importe quoi, mais que ce soit dans une assiette pittoresque. Quant à moi, je n'hésite pas à l'avouer, dussiez-vous rire : En matière de gourmandise, la forme, pour moi, emporte le fond, et le suprême régal c'est de manger dans de jolie vaisselle... enfin, quoil j'ai la passion de la faïence, il faut bien le dire! et mon cœur bat à la rencontre des vieux tessons!

Ah! que de joies j'ai ressenties l'automne dernier dans mes promenades à l'exposition rétrospective!... Mesdemoiselles, ici, un remords arrête ma plume : j'aurais dû vous y mener à cette exposition rétrospective : j'aurais dû essayer de vous faire partager mes impressions; étaler devant vos yeux les tapisseries splendides, les dentelles merveilleuses, les meubles magnifiques et les faïences...

Quelles faïences!

Depuis les plats de Rouen aux dessins prodigieux, jusqu'aux plats de Perse, aux fleurs fantastiques émaillées en relief; depuis les chatoyantes majoliques d'Italie jusqu'aux délicates porcelaines de Saxe : depuis les chaudes peintures de la céramique italienne jusqu'aux fraîches fleurs de Strasbourg ou d'Avignon; depuis la porcelaine du Japon au son métallique et sur laquelle le bleu, le rouge et l'or combinés produisent une harmonie si exquise et si intense, jusqu'aux faïences de Delft, qui, en s'efforçant de les imiter, arrivent à produire tout autre chose qui a un autre genre de valeur; depuis les grès de Flandre, richement damasquinés, jusqu'aux émaux de Limoges, qui sont en même temps des tableaux et des bijoux; depuis les statues émaillées de Lucca della Robbia jusqu'aux plats de Bernard de Palissy; depuis les faïences de Nevers jusqu'à ces merveilles de céramique dont le nombre est connu, et qui ont leur histoire comme les tableaux de Raphaël, et qu'on a appelées : faïences de Henri II; depuis les étranges et prodigieuses potiches de la Chine jusqu'aux délicats produits de Sèvres!

Quelles faïences!

Mais si ce passé a, pour nous autres antiquaires, de telles richesses et de telles séductions, n'allez pas croire que nous soyons insensibles devant les œuvres remarquables de la céramique moderne. Non; nos expositions, de plus en plus riches depuis quelques années, apportent à l'art de si beaux résultats que bientôt nous n'aurons plus rien à envier au passé.

Tandis que l'exposition rétrospective, dont je viens ici vous parler rétrospectivement, étalait ses splendeurs au premier étage du Palais de l'Industrie,

une exposition des arts industriels occupait le rez-de-chaussée; et là vous auriez pu retrouver des faïences de Perse faites à Paris, que vous confondriez avec celles qui arrivent d'Ispahan; des terres émaillées venues de Tours qui luttent *ex æquo* avec les Bernard de Palissy; des statues émaillées de MM. Devers et Jean, qui semblent des Lucca della Robbia. Mille excellents ouvrages qui n'imitent rien et qui valent tout, dans la collection exposée par M. Rousseau. Enfin de superbes plats de style italien; que dis-je? des plats enrichis des reflets métalliques dans la collection du célèbre potier de Rungis.

Le potier de Rungis! Ce nom, mesdemoiselles, me ramène au sujet de cet article. J'ai débuté par vous promettre une merveille... une récompense, une joie... et puis j'ai couru, çà et là, dans les champs diaprés où fleurit la faïence, comme faisant l'école buissonnière. Je ne quittais pas mon sujet, mais j'impatiençais votre curiosité. Ne m'en veuillez pas cependant : le plaisir que j'avais en vous apportant... ce que je vous apporte — m'a poussé à m'écrier tout d'abord; et puis j'ai senti le besoin de prendre mon sujet de plus haut — afin de vous amener tout au moins, au point d'où j'étais parti.

J'aurais dû penser peut-être qu'en fait de céramique, je n'avais rien à vous apprendre, puisque, ici même, M. de Viel-Castel, un des plus érudits assurément, et un des mieux disants, a traité ce sujet. — Mais quoi? — on se laisse entraîner!

J'admets donc que, comme nous, vous aimez la faïence, que vous la connaissez. Et peut-être, qui sait? que, comme nous, vous achetez six francs aux Auvergnats de vieilles assiettes que nos grand'mères payaient bien dix sous et donnaient à l'office. Et je viens vous dire : Mesdemoiselles, ces assiettes de vieille faïence rustique, voulez-vous les refaire? ces plats de Rouen, si beaux, si rares, si chers, voulez-vous les imiter? Ce Delft qu'on se dispute dans les ventes, voulez-vous le recommencer rien qu'en vous jouant? Peignez-vous les fleurs? Dessineriez-vous bien à grands traits ce coq empanaché qui s'écrie, sur cette rose empourprée? vous allez, comme quiconque, faire un service de faïence de Strasbourg? Avez-vous la main plus délicate? Êtes-vous miniaturistes? voici que vous allez rivaliser avec les décorateurs d'Avignon. — Enfin, enfin! êtes-vous des artistes? Savez-vous ébaucher une tête? un portrait? un groupe d'enfants qui se jouent? des ornements capricieux?... abordez les faïences italiennes, et vous lutterez avec les majoliques de la Renaissance!

Et pour cela que faut-il faire? — de longues études? — d'embarrassants préparatifs? — Nullement. — Pour cela il faut savoir tenir un crayon; et quelles sont celles d'entre vous qui ne dessinent pas tant bien que mal?

Étant donné ce point de départ, il faut écrire à l'inventeur, le potier de Rungis, et lui demander le ou les vases qu'il vous plaira de décorer, — plus, une demi-douzaine de crayons!

Et d'abord, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous présenter M. F. de Monestrol, marquis d'Esquilles et... potier de Rungis. M. de Monestrol, artiste par nature et chimiste passionné, a appliqué ses soins spécialement à l'art céramique. Nouveau Bernard

de Palissy, il a passé une longue partie de sa carrière à combiner l'argile de mille manières, à construire et chauffer des fours, à chercher des pâtes, des vernis, des vitrifications. — Aussi a-t-il découvert je ne sais combien de secrets et accompli autant de prodiges. M. de Monestrol, — dit potier de Rungis, parce que c'est dans ce petit pays voisin de Sceaux, de Bourg-la-Reine, de ces centres où l'art céramique a toujours spécialement élu résidence, qu'il a établi ses fours et ses laboratoires. — M. de Monestrol fait, à ma connaissance, 1° du marbre blanc aussi pur et plus dur que le Carrare, 2° des marbres veinés de toute espèce, 3° des marbres rares qui sont devenus des pierres précieuses : lapis lazuli aux tons intenses, pailleté d'or, malachite verte, jaspe sanguin, porphyre, onyx. Il fait mieux encore : il combine des mosaïques merveilleuses avec ces compositions fondues ensemble : des mosaïques qui reproduisent les riches tapis d'Aubusson ou de la Savonnerie et dont l'intensité et la dureté surpassent celles des marbres les plus durs!

Et avec quoi fait-il tout cela, mesdemoiselles? avec une base fondamentale de terre argileuse et sablonneuse, avec de la boue de macadam et quelques substances vitrifiantes et colorantes!

Mais, je vous l'ai dit, le potier de Rungis est artiste : aussi n'a-t-il pas pu voir sans en être émerveillé les chefs-d'œuvre de la céramique; aussi n'a-t-il pas pu les admirer sans vouloir les imiter. Alors il a pétri la glaise, et, pour former des vases élégants, des plats à reliefs, etc., il est devenu sculpteur. Il a construit et aménagé des fours. Il a fait cuire ses vases; puis, comme le grand Bernard de Palissy, avec lequel, d'ailleurs, il a tant de points de contact, il a cherché la colorisation et l'émail; il a trouvé, il a mis en œuvre; et nous avons vu sortir de ses mains ces magnifiques plats de faïence italienne qui font l'honneur de nos expositions. A côté des plats nous avons vu, en terre émaillée, des motifs importants, où les figures et les ornements, se combinent; puis des fleurs de biscuit plus fines que jamais Sèvres n'en fit, et émaillées, sans que l'émail épaisse d'une demi-ligne leurs pétales délicats.

Mais il est dans la nature de certains esprits de n'arrêter jamais le cours de leurs expériences et de leurs recherches. Il en est dont les plus ardentes aspirations courent sans cesse à la poursuite d'un but, et qui, le but atteint, se lancent à nouveau dans la carrière pour en poursuivre un autre.

M. de Monestrol est de ceux-ci. Amateur passionné de la faïence, il a compris l'engouement dont elle est aujourd'hui l'objet, et il a voulu mettre l'art céramique à la portée de tous, pour ainsi dire.

Les décorations ordinaires de la porcelaine et de la faïence n'ont rien, en elles-mêmes, de bien compliqué, de bien difficile à exécuter. Ce qui les rend peu praticables à beaucoup de personnes, ce qui empêche qu'elles n'entrent naturellement dans la série de ce qu'on appelle communément « les arts d'agrément », c'est l'attrail compliqué et repoussant dont l'art céramique est entouré.

Il faut des essences, il faut des combinaisons chimiques infectes et malpropres. En un mot, ce n'est

pas dans un salon, ni même dans cette pièce, charmant asile du travail commun et de la causerie en famille, que les Anglais ont nommée « *drawing-room* », que l'on peut introduire la peinture en faïence et porcelaine : c'est dans un atelier. En conséquence, l'art céramique, si attachant à exercer, ne peut entrer dans les occupations ordinaires d'un homme ou d'une femme du monde.

Mais si cet art charmant se trouvait tout à coup débarrassé de son attirail désagréable, si l'on pouvait, en un mot, décorer une jardinière, une potiche, un service de table, aussi facilement qu'on dessine à la mine de plomb ou à l'estompe, qu'on peint à la sépia ou à l'aquarelle, combien de personnes s'y adonneraient avec un vif plaisir !

Vous-mêmes, mesdemoiselles, ne seriez-vous pas aussi heureuses de pouvoir offrir à vos mères une paire de vases à fleurs, ou un service à thé, ou un service de toilette décoré par vos mains, qu'une broderie ? Ne seriez-vous pas ravies de pouvoir décorer et marquer votre service de table comme on marque son trousseau ?

Quel intérêt n'offre pas un ouvrage durable, mis en parallèle avec ces ouvrages minotieux que deux ou trois blanchissages peuvent détruire ? qui passent avec la mode ou se faient au soleil ? un ouvrage marqué au coin de l'art et où chaque personne peut mettre son cachet individuel ?

Eh bien ! mesdemoiselles, ces couleurs céramiques si difficiles à préparer et à manier, M. de Monestrol, potier de Rungis, les a mises en crayons !

Puis, il a pris de la porcelaine ou du biscuit, et sur cette porcelaine et sur ce biscuit il a étendu une préparation chimique, qui contient probablement les principes propres à retenir et fixer les couleurs, et qui, d'ailleurs, rend la surface de l'objet propice au dessin. Il a dessiné, il a mis au four et... il a obtenu le plus excellent résultat !

L'invention, — est-il besoin de vous le dire ? — ne s'est pas faite sans efforts, tâtonnements et difficultés. Cependant elle s'est faite, elle a donné des produits, elle a été mise en œuvre par divers artistes, et, moi, qui vous parle, j'ai déjà décoré plusieurs objets. C'est cette invention, mesdemoiselles, que le potier de Rungis vient de mettre à votre disposition. C'est cette invention dont je vous offre la primeur, que je vous apporte en triomphe et en joie, dans la conviction de vous apporter une intarissable source de plaisirs.

Et remarquez bien, mesdemoiselles, qu'il ne s'agit point ici d'une triste aberration comme la « potichomanie », de ridicule mémoire. — Non ! Les porcelaines ainsi décorées, puis renvoyées au potier de Rungis, cuites et émaillées par lui, deviennent de véritables faïences, et valent, quant à la solidité, les plus solides ; quant à la beauté... ce que les fait valoir le talent du dessinateur.

Comment, allez-vous peut-être vous demander, les porcelaines peuvent-elles devenir de la faïence ?

Je m'explique. Qu'est-ce que la faïence ? — C'est une terre cuite émaillée : — de la terre glaise vulgaire, ou ce qu'on appelle « de la terre de pipe. » La première, grise à l'état cru, devient rose par la cuisson ; la seconde demeure blanche, comme vous savez : elle est plus délicate, — l'autre est plus solide.

Qu'est-ce maintenant que la porcelaine ? la porcelaine est encore une terre cuite émaillée, mais la terre qui la compose, dite kaolin, est plus rare, plus fine, plus solide, que toutes les autres terres propres à la poterie. Avec cela, d'une blancheur éblouissante qui permet de lui donner pour émail une simple vitrification.

On voit tout de suite quelle est, comme matière, la supériorité de la porcelaine sur la faïence. Aussi, depuis cinquante ans, la porcelaine est-elle en faveur, tandis que la faïence avait été délaissée, méprisée.

Toutefois, inférieure comme matière, la faïence avait cependant aussi sa supériorité. Dans la faïence, les décorations font partie de l'émail : elles se fondent avec lui, elles font corps avec lui, elles sont indestructibles, comme lui. Dans la porcelaine, au contraire, les décorations s'exécutent par-dessus la vitrification ; bien que fixées au feu, elles ne sont donc pas indestructibles, et, combien de fois ne les voit-on pas se détériorer par des lavages successifs !

Par conséquent, si l'on applique à la porcelaine le mode d'émaillage de la faïence, on obtient un résultat supérieur à toutes deux. Supérieur à la porcelaine parce qu'il lui donne la décoration indestructible de la faïence ; supérieur à la faïence parce qu'il lui donne la pâte fine, transparente, solide et compacte de la porcelaine.

C'est le côté le plus sérieux de la découverte de M. de Monestrol, comme la mise en crayons des couleurs céramiques en est le côté le plus séduisant et le plus appréciable pour vous, mesdemoiselles.

Donc à l'œuvre ! je le répète, à présent que je me suis expliqué, comme je vous le disais au début de cet article.

Une faible dépense vous mettra en possession de l'objet décorable préparé — ou bien de l'objet et de sa préparation que vous appliquerez vous-même — et des crayons. De minimes frais de transport et de cuisson vous le rendront tel qu'il pourrait arriver des fabriques de Limoges ou de Creil.

Mais, mesdemoiselles, les crayons du potier de Rungis ne s'emploient pas seulement en manière de pastels. Délayés dans l'eau comme on délaye l'encre de Chine, ils vous donneront une couleur liquide comme les couleurs à l'aquarelle, et vous pourrez, comme avec elles, peindre au pinceau ou dessiner à la plume sur le biscuit. En un mot, avec les instruments bien simples que nous allons mettre entre vos mains, vous pouvez, selon votre degré de soin, d'adresse, de talent et de goût, faire des faïences de village, des faïences élégantes, des faïences de prix et des faïences d'art, tout comme avec un morceau de carton bristol, des pinceaux et des couleurs ordinaires, vous pouvez faire... une grosse enluminure ou un chef-d'œuvre.

Et même n'ai-je point entendu dire à M. de Monestrol : « Peut-être par ce moyen se révéleront des talents ignorés ; peut-être pourrai-je, parmi mes morceaux d'exposition, placer un jour l'ouvrage de quelque jeune fille bien modeste, qui aura fait soit une délicieuse miniature, soit un *fae-simile* réussi des anciennes faïences. »

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

LE

POÈME DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR (1).

Saint François d'Assise, poète lui-même, a de tout temps inspiré les poètes et les orateurs. Dante l'a chanté en des vers magnifiques; Bossuet a consacré à sa gloire un discours enthousiaste; les peintres de l'Ombrie ont orné de toutes les grâces naïves de leur pinceau les merveilles de sa vie; ils ont fait de la cathédrale d'Assise, où reposent ses cendres, un poème vivant et coloré, et si l'on médite sur le caractère de cet homme admirable, on conçoit, on partage l'admiration des siècles de foi. Toute la vie de François d'Assise fut un hymne d'amour et d'extase : l'amour divin l'enivre, le consume, il l'exhale par ses actions, ses paroles, ses sacrifices; cet amour s'étend à tous les hommes, enfants de Dieu; il s'étend aux animaux, aux plantes, à toutes créatures qu'il appelle ses frères et ses sœurs, depuis le soleil jusqu'à la fleur des champs. Il aime tout, jusqu'à la mort elle-même, qu'il salue par ces paroles : Qu'elle soit la bien-venue, notre sœur la mort ! et, partageant la gloire et les privilèges de son divin Maître, François d'Assise est aimé et béni, six cents ans après sa mort, comme il le fut durant sa vie.

Le poème de M. de Ségur est une preuve de cet amour. Il a célébré la vie du pauvre d'Assise, en une série de petits poèmes, charmants de foi, de douceur et de simplicité, et où la langue des vers, souple et facile, semble obéir aux pensées de l'auteur, comme autrefois la nature obéissait aux volontés du saint. Nous citerons une de ces poésies, qui excitera sans doute en vous le désir de les connaître toutes.

SAINT FRANÇOIS ET LE LOUP DE GUBBIO

Au temps que saint François, de mémoire bénie,
Habitait Gubbio, dans la plaine d'Ombrie,
Un loup, de qui la taille égalait la fureur,
En ces lieux semait la terreur.

L'effroi régnait partout : au fond de leurs chaumières
Les petits enfants éperdus

S'accrochaient tout tremblants aux jupes de leurs mères
Et les plus gais ne riaient plus.
Le bon saint résolut de terminer leur peine.
Il sort, il s'avance en la plaine,
Escorté de quelques vaillants,
Qui le suivaient de loin, armés jusques aux dents.
Le monstre tout à coup, avec un cri sauvage,
Bondit et montre au saint ses crocs ensanglantés,
Ses yeux étincellent de rage,
Et tous s'enfuient épouvantés.
L'homme de Dieu, lui seul, la prière à la bouche,
Va droit à la bête farouche,
Et, le bras étendu, fait un signe de croix.
A ce signe, au son de sa voix,
Le loup ferme soudain sa gueule menaçante,
Et vient, brebis obéissante,
Se coucher aux pieds de François !
Alors le saint lui dit : « Mon frère loup, tu vois
Le nombre infini de tes crimes ;
Comptant tes jours par tes victimes,
Blessant, déchirant en tout lieu
Les créatures du bon Dieu,
Et même les humains, créés à son image,
La mort serait ton vrai partage.
Eh bien, je te pardonne, et vais
Avec les gens d'ici te rétablir en paix.
Tu ne leur feras plus ni peine, ni dommage,
Et si tu le promets, gens ni chiens du village
Ne te poursuivront désormais,
Mais ils te donneront chaque jour ta pitance.
Veux-tu signer cette alliance ? »
Et le loup, inclinant la tête, y consentit.
Aussitôt le bon saint reprit :
« Puisque en paix et douceur à présent tu peux vivre
Viens, je t'ordonne de me suivre,
Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur et le tien ! »
Il dit, retourne vers la ville,
Et le loup, soumis et docile
Le suit humblement comme un chien.
Partout, en un clin d'œil, se répand la nouvelle :
« Il vient, il a dompté l'animal furieux ! »
On court, la foule s'amoncelle,
Crie au miracle, et n'en croit pas ses yeux.
François, tout brillant de lumière,
Fait cesser les clameurs, monte sur une pierre,
Et montrant au peuple éperdu
Le loup à ses pieds étendu :
« Pécheurs, mes chers enfants, leur dit-il avec larmes,
Si ce pauvre animal vous causa tant d'alarmes,
Si la gueule d'un loup vous rendit tout tremblants,
Qu'est-ce donc que l'enfer, gueule toujours béante,
Prête à dévorer les méchants ?
Ah ! revenez à Dieu, d'une âme pénitente.
Voyez ce loup, il m'a promis
D'épargner vos troupeaux, vos chiens, votre existence.
Vous aussi, soyez ses amis,
Et lui donnez sa subsistance.
Répondez-moi, le voulez-vous ? »
Et chacun de crier : « Oui, nous le voulons tous ! »

(1) Un volume in-12, librairie Poussielgue et fils, 27, rue Cassette, Paris. Prix 3 fr.

— Tu l'entends, dit François à la bête sauvage,
Ce peuple accepte le traité ;
Mais il faut de ta foi lui donner quelque gage,
Viens donc, et prends la main qu'au nom de la cité
En signe d'alliance, ici, je te présente. »
Le loup baisse la tête, et, plein de gravité,
Dans la main de François met sa patte sanglante.
A ce spectacle merveilleux,
Tout s'agite et s'émeut dans la foule attendrie.
On court, on s'embrasse, on s'écrie,
Des chants d'amour, des chants joyeux
Montent de tous les cœurs, tombent de tous les yeux.
Le loup, humble et changé, partage cette joie.
Ni ses dents, ni ses yeux ne cherchent plus leur proie.
Et du saint l'aimable douceur
Semble avoir passé dans son cœur.

Pendant deux ans il vécut de la sorte,
Parcourant tout le bourg, allant de porte en porte
Quêter, d'un air doux et soumis,
Son pain de chaque jour et le secours promis.
Grands et petits lui faisaient fête ;
Dans toutes les maisons son couvert était mis.
Les enfants le suivaient, lui caressaient la tête,
Et pour lui tous les cœurs étaient des cœurs amis.

A sa mort on pleura : l'amour et la mémoire
Du loup de Gubbio, jadis tant redouté,
Demeurèrent vivants dans l'heureuse cité ;
Et de nos jours encor, à l'humble qui sait croire,
Il enseigne par son histoire
La puissance du saint qui sut le convertir
Et la douceur du repentir.

Est-ce là un trait historique, ou bien un apologue, voilant l'histoire d'un tyran féodal converti par saint François ? On l'ignore, mais tous ceux qui ont écrit la vie du saint ont cité ce dialogue avec le loup, et, par sa simplicité, il prêtait singulièrement à la poésie. Nous pourrions citer beaucoup d'autres pages, les unes pleines d'un charme naïf, les autres, empreintes de l'élévation et des ardeurs brûlantes du séraphin d'Assise dans son commerce avec Dieu, mais nous espérons que nos lectrices se procureront le plaisir de lire en entier ce vrai poème, qui n'est pas seulement un assemblage de phrases rimées et de strophes élégantes, mais qui renferme la haute et véritable poésie des idées et des sentiments.

M. B.

LA FEMME D'UN OFFICIER

(SUITE.)

SUITE DU RÉCIT.



Thérèse s'avança toute tremblante dans cette chambre de mort où elle était si impatiemment attendue : elle avait laissé son enfant entre les bras de sa mère, comme une consolation et un espoir, et elle était entrée seule. Le visage de M. de Joubert n'était pas sensiblement altéré ; une longue maladie n'avait pas eu le temps d'y creuser ces rides profondes, ces terribles stigmates qui sont les précurseurs de la destruction. Seulement, il était beaucoup plus pâle que de coutume, et son regard troublé semblait exprimer un secret effroi. N'était-il pas à la porte de l'Inconnu et de l'Invisible ? Cependant, tout son visage s'éclaira à la vue de Thérèse, il lui tendit la main, et dit avec effusion : — Je vous attendais, je ne doutais pas que vous ne vinssiez.

Elle l'embrassa tendrement, il la retint penchée vers lui et lui dit d'une voix plus basse :

« Thérèse, sans le vouloir, je vous ai nuï, j'ai détruit votre position et votre avenir : me pardonnez-vous entièrement ? »

— Mon père, s'écria-t-elle, je n'ai rien à vous par-

donner, car je sais que vous avez toujours agi pour mon bien, soyez donc en paix.

— Je vous ai fait grand tort, répéta-t-il avec regret ; j'ai été imprudent.

— Grâce à la Providence, que je ne puis assez remercier, j'ai trouvé le bonheur dans notre infortune même.

— Vous êtes donc heureuse ?

— Oui, bien heureuse, mon père, soyez en paix. Je ne regrette rien. »

Il poussa un soupir de soulagement ; elle allait lui parler encore, mais il la prévint, et lui dit avec un sourire :

« Thérèse, je comprends ce que vous désirez, et je le désire moi-même. Je voudrais voir un prêtre. Le souvenir de mes folies, l'idée que vous en avez souffert me pesaient, vous m'avez soulagé ; maintenant, je pourrai m'occuper sans trouble de ces derniers soins... j'ai en toujours la foi, mais j'ai bien négligé la pratique... »

Il soupira encore, Thérèse pleurait, mais il y avait du bonheur au milieu de ses larmes mêmes. Dans cette bonne volonté de la dernière heure, elle voyait Dieu, il lui apparaissait revêtu de bonté, de miséricorde, de suavité, elle le sentait présent, prêt à remuer le lit

de l'infirme, comme il est dit dans l'Écriture, et elle pleurait d'émotion, de respect, de joie. Quelques heures restaient encore, quelques heures pour réparer les lacunes de toute une vie, mais, aux yeux de l'Éternel, qu'est-ce que ces moments, que les hommes décoraient du nom d'heures, d'années, de siècles? Ce qu'est pour l'homme lui-même la vie de l'éphémère. Elle n'a duré qu'un instant, à peine mesurable aux aiguilles d'une horloge, et pourtant le frère insecte a accompli sa destinée; l'existence humaine, devant Dieu et les abîmes de l'éternité, est ce que fut l'insecte devant l'homme, et si la créature intelligente atteint le but pour lequel elle est née, tout est dans l'ordre, tout est bien, et la récompense des ouvriers de la onzième heure sera aussi pour elle.

Le lendemain matin, M. de Jouhel était au plus mal. Des lésions internes, causées par une chute affreuse, lui faisaient souffrir d'extrêmes douleurs, mais son intelligence demeurait entière, et un calme inexprimable s'était répandu sur ses traits. Sa femme et ses enfants étaient auprès de lui. Madame de Jouhel détournait la tête pour cacher ses larmes, il les vit, et lui prenant la main :

« Vous ne m'oublierez pas! je le sais, dit-il; Thérèse, je vous recommande votre mère. Et toi aussi, Edgar, aime-la bien, et sois sage, mon fils... Vis pour les autres, et non pour toi-même... Tache d'être un bon chrétien... j'y ai pensé trop tard... oh! qu'on est fou de gaspiller ainsi sa vie!... »

Il s'interrompit, et reprit avec peine : « Aimez votre mère et votre sœur... Thérèse, veillez sur lui. Vous avez été mon apôtre sans le savoir, soyez, soyez aussi... »

Il ne put pas achever, mais Thérèse comprit ses suprêmes recommandations. Elle serra la main de son père, il fit un signe et demanda le crucifix.

Ce fut le dernier rayon de son intelligence, le dernier éclair de son âme : il mourut en tenant son juge embrassé.

La douleur de madame de Jouhel fut recueillie et silencieuse : le temps ne devait pas l'user, aussi n'éclata-t-elle ni en transports véhéments, ni en désespoirs sans frein. Elle pleurait, mais elle écoutait avec douceur ses enfants qui s'empressaient auprès d'elle; elle parlait de celui qui n'était plus, et l'on voyait qu'elle voulait faire avec ce souvenir une éternelle alliance; elle priait pour lui, et sa foi, agrandie par le malheur, lui faisait trouver une suavité secrète dans ces communications des âmes dont Dieu est le centre.

Les dernières cérémonies se firent modestement, en dépit d'Edgar qui aurait voulu des décorations plus pompeuses, plus de cierges et de tentures, de nombreuses voitures et un somptueux corbillard :

« Qu'importe! lui dit Thérèse, les prières de l'Eglise ne sont-elles pas absolument les mêmes, pour les pauvres et pour les riches? elles seules servent à la chère âme que nous pleurons, le reste est pour le monde, le monde qui oublie si vite les morts et les malheureux... »

— On croira mon père tout à fait ruiné! s'écria Edgar que le respect humain poursuivait. »

Thérèse ne répondit rien, mais sa mère intervint : « Nous sommes ruinés, en effet, dit-elle; n'insiste donc pas, mon enfant, sur un luxe inutile et hors de saison. Ton pauvre père désapprouverait... »

Elle n'acheva point, mais tout fut dit : des messes furent célébrées, on y convia quelques amis fidèles, et une croix avec un nom désigna à des souvenirs plus fidèles, plus intimes encore, le lieu du repos de celui que l'on pleurait. Juvénal et mademoiselle Eulalie s'étaient joints à la veuve et à ses enfants pour ces tristes cérémonies, puis, quand la vie quotidienne eut repris son cours, on régla dans ce petit conseil de famille que madame de Jouhel continuerait à habiter Paris avec son fils, et que, dans six mois, Edgar pourrait prélever sur la succession une somme de 10,000 francs, et faire, à son compte, des affaires de commission, que devaient lui faciliter quelques anciennes relations de son père. Il tenterait ainsi la grande bataille de la vie, vers laquelle il aspirait avec tant d'ardeur, mais pourtant, on ne laisserait à sa disposition que cette somme médiocre, qui ne pourrait pas compromettre l'existence indépendante de sa mère. Il parut reconnaissant envers sa mère qui avait eu cette idée, et envers Juvénal et Thérèse qui l'avaient cordialement appuyée. Les deux époux retourneraient à Douai, un peu tristes, mais heureux de se retrouver ensemble, et tranquilles sur madame de Jouhel que sa sœur ne devait pas quitter avant deux mois écoulés.

La vie, ainsi que l'histoire, a parfois des temps d'arrêt, où les jours, égaux entre eux comme les perles d'un collier, s'égrenent doucement et tombent sans nul bruit, dans l'orne du passé, jours paisibles, jours heureux, que plus tard on retrouve dans sa mémoire, semblables au cours d'une belle rivière dont les flots sont tous pareils, tous limpides, tous harmonieux, et laissant une même impression de fraîcheur et de tranquillité. Juvénal et Thérèse connurent ces jours fortunés : pendant plus de deux ans, aucun événement marquant ne vint troubler, ni en bien, ni en mal, la sérénité de leur existence; chaque jour leur amena son même contingent de devoirs, de plaisirs et d'affections. Le capitaine instruisait ses soldats, et remplissait, en conscience, son double devoir d'obéissance et de commandement; Thérèse travailla, soigna sa maison, soigna mieux encore son Agnès et partagea toutes ses heures entre sa vigilante aiguille et sa plume fidèle qui allait réjouir et consoler le cœur isolé de madame de Jouhel. Les mêmes jouissances revenaient aux mêmes heures : c'était le retour du capitaine chez lui; le récit animé que mari et femme se faisaient de leurs occupations et même de leurs pensées pendant les heures d'absence; c'étaient les caresses et la gentillesse d'Agnès, plaisir qui ne lassait jamais; c'étaient quelques visites, des promenades dans les campagnes qui entourent Douai, campagnes peu pittoresques, mais riches et riantes; c'était aussi pour Thérèse, la messe entendue au matin, à l'heure où la ville n'était pas encore réveillée et où le soleil éclairait à peine les tours et les clochers; c'étaient quelques petites aumônes, cachées là où Dieu seul les connaissait, c'était enfin la correspondance avec Paris et Avallon, que le temps n'avait pas ralentie, pas plus qu'il n'avait refroidi ces premières et pures affections. Rien n'était plus simple et plus uniforme, et pourtant, le vrai bonheur était là. A la fin de la deuxième année après la mort de M. de Jouhel, le régiment de Juvénal alla prendre garnison à Versailles, et Thérèse donna à son mari une seconde fille qui fut appelée Hélène.

Dans ce changement, il y eut, comme en la plupart des choses terrestres, un équitable mélange de biens et de maux. Thérèse se rapprocha de sa mère, et son âme sentit vivement la joie de ce voisinage, mais en la voyant de plus près, elle perdit les illusions de l'éloignement : elle croyait sa mère sinon heureuse, au moins paisible : mais un coup d'œil lui suffit pour entrevoir ce que la correspondance lui avait si bien caché, elle sortit de la première entrevue inquiète, et triste de la seconde. La vie à Versailles, ville royale et charmante, exigeait des prodiges d'économie et de travail, mais Thérèse les accomplissait avec gaieté et courage et elle trouvait du temps encore pour épancher ses pensées, ses joies, ses tristesses dans un cœur ami.

Thérèse à mademoiselle Eulalie.

Versailles, juillet 18...

Oui, ma bonne tante et amie, c'a été un vrai bonheur pour nous de nous rapprocher de Paris et de ma mère, et quand l'ordre en est venu, j'ai ressenti une émotion de joie inexprimable. Je ne tenais plus en place, j'aurais voulu courir, m'envoler à tire-d'aile vers celle qui m'attendait depuis si longtemps ; le temps, si court quand je m'attendais rien, me semblait d'une longueur mortelle, et si je l'avais pu, j'aurais pressé ces heures si lentes, et pourtant si douces, mais bientôt la réalité, aux vêtements de plomb, me ramena prosaïquement sur la terre. Il fallait déménager, emballer des habits, des livres, des armes, et puis voyager avec deux petits enfants. Mon mari, qui est ingénieux comme un soldat et bon comme une femme, m'a aidé, m'assisté, et nos bagages, nous et nos deux chers petits colis, arrivèrent sans encombre à Versailles. Là, il fallut emménager, ce qui ne fut pas très-long, et régler notre budget sur un nouveau mode de vie, ce qui ne fut pas très-facile. La magnifique ville de Louis XIV, dont le séjour est si agréable, où les promenades sont si belles et les horizons si spacieux, est une cause de ruine pour de pauvres officiers en ménage, tels que nous sommes. Mais qu'y faire, chère tante ? prendre gaiement son parti, faire un peu plus durer les robes et les chapeaux, retrancher un peu plus du petit superflu, régler le nécessaire, rester chez soi, travailler, et se contenter, à défaut de plaisir, du bonheur qu'on a dans sa maison ; voilà ce que nous faisons, et avec joie. Mon Agnès ne porte que des fourreaux d'indienne ou de laine, mais elle n'en pousse pas moins de grands cris de joie, *des cris de cigale*, en se roulant sur les pelouses du petit jardin où nous nous promenons ; Hélène a hérité de la layette déjà usée de sa sœur, mais elle n'en est pas moins bien portante ; notre ordinaire est frugal, mais mon bon mari n'y regrette pas la table d'hôte des officiers ; je me lève matin et me couche tard, et la journée, si bien remplie, fuit comme un songe. Oh ! de ce côté, tout est bon, tout est à souhait, mais... Je souhaitais tant de revoir ma mère, et depuis que je l'ai revue, je suis si inquiète ! elle a pleuré en me revoyant : est-ce de contentement, est-ce de tristesse ? elle a embrassé longtemps mes chères petites filles, mais j'ai vu sur leurs joues des larmes qui n'avaient pas coulé de leurs yeux bleus.

Ces premiers moments passèrent, mais la calme confiance du retour ne vint pas. Je demandai à maman si elle était satisfaite d'Edgar : — Il travaille beaucoup, le pauvre enfant ! fut toute sa réponse. Je cherchai à obtenir quelques détails sur sa vie, ses habitudes, tout ce qu'elle ne me disait pas dans ses lettres, où toujours elle me parlait de moi, de mes enfants, et jamais d'elle-même. — Je sors peu, je ne vois personne, que veux-tu ? je suis veuve et vieille. Puis, elle détourna la conversation, et je ne sais pourquoi, comblée des marques de sa tendresse, je me sentais le cœur oppressé. Son visage, si longtemps charmant, m'apparaissait, en effet, assombri et vieilli sous ces tristes crépes du veuvage ; elle avait les yeux fatigués et ternis, comme quelqu'un qui a pleuré et veillé. Oh ! ces yeux-là disent bien des choses !

Et Edgar ? me direz-vous ; par lui, vous sauriez la vérité, vous sauriez si ses affaires prospèrent, si leur vie à deux est paisible. Edgar, ma bonne tante, je l'ai à peine entrevu ; il est venu nous embrasser à Versailles ; il m'a paru alerte, gai, remuant, disposé à parler et à s'agiter, mais, je ne sais pourquoi, sa gaieté a sonné faux à mes oreilles. Il riait, il agaçait Agnès, et puis soudain, il s'arrêtait les yeux fixés à terre, ma fille l'appelait... il semblait sortir d'un rêve ; il entassait alors les mots sur les mots, comme s'il eût voulu empêcher que, par une fissure de la conversation, la vérité ne se fit jour. Quelle vérité ? je ne sais, je doute, j'ai peur, Juvénal me trouve trop impressionnable... je le voudrais bien ! Les fatigues, le travail, les peines que l'on prend dans son ménage et au berceau de ses enfants, sont repos et calme en comparaison de ces inquiétudes de l'esprit, quand il s'agit d'une personne aimée. En écrivant, j'en ai plus dit que je ne voulais, je vous fais passer par mes soucis, me le pardonnez-vous, chère tante ? avec vous, je ne puis faire autrement que de parler avec confiance et de m'épancher jusqu'au fond du cœur.

Et cependant, tout est si paisible autour de moi ! De ma chambre, un peu élevée, je vois les hauts arbres touffus du parc, qui s'inclinent sous une brise légère ; il semble qu'on entende le *frililis* des feuilles, et parfois, l'appel éclatant du merle, le chant clair d'une alouette qui monte tout droit vers les nues, vient jusqu'à moi ; Agnès joue avec des chiffons de toutes couleurs ; Hélène dort et je vois, sur l'oreiller blanc, son petit visage coloré par la chaleur et le sommeil ; Juvénal est de service, mais il rentrera ce soir : tout, autour de moi, est souriant, si ce n'est ce point noir, au fond de l'âme... Dieu le voit, Dieu le sait, cela devrait suffire, mais on cherche toujours un bonheur complet, sans ombre ni nuage : notre cœur n'est pas créé pour des imparfaits ou des à peu près.

Adieu, très-chère tante ; votre nièce dévouée vous embrasse mille fois.

Thérèse CHATILLON.

IX

RÉCIT.

Nous revenons dans cet appartement de la rue Royale, où, déjà, la veille de son mariage, nous avons vu Henri Lavaux. Le bureau n'a pas changé de destination ; seulement, on l'a partagé en deux par une

cloison : la première partie est réservée aux commis et au public ; dans la seconde, se trouve la table à écrire du maître, sa caisse, ses casiers et ses grands livres, et un salon voisin, sacrifié également à ce mot vainqueur : *les affaires* ! est décoré d'un grand bureau, où reposent de majestueux registres, d'une table où fonctionne une presse Ragueneau, et les murs en sont ornés de pancartes, représentant des tracés de chemin de fer, des canaux qui ne sont pas creusés et des mines dont l'exploitation est encore dans les limbes de l'avenir. Cette pièce est le *sanctum sanctorum* ; les commis n'en franchissent pas le seuil, le public en ignore l'existence : c'est le boudoir d'Albertine, c'est là qu'elle se tient et qu'elle existe. Son enfant y joue en ce moment avec des cachets, des règles, des seilles, seuls jouets du pauvre petit ; elle-même écrit des lettres, d'une main régulière et rapide, et pour se délasser, entre deux mis-ives, elle compule son journal. La nuit baissait, elle sonna et fit coucher l'enfant qui, pleurait d'ennui et de sommeil, elle alluma un bec de gaz et reprit son travail. La forte lueur projetée sur ses traits en accusait nettement les lignes : elle avait perdu la fraîcheur de la jeunesse ; une ride creusait son front sec, ses lèvres minces s'étaient arquées au coin, et à voir, sur le mur, la maigre silhouette de sa tête, on eût pensé à ces inimitables figures que les peintres hollandais ont tracées, et qu'on voit comptant des écus et pesant dans des balances trébuchantes, les bijoux et l'orfèvrerie entassés sous leurs doigts avares.

Telle apparaissait Albertine, et sa toilette négligée, fanée, ne prêtait pas le prestige de l'air à ce visage dur et flétri. Elle écrivait longtemps sans que sa besogne parût l'ennuyer ; enfin, Henri Lavaux revint et s'assit, l'air fatigué, auprès du bureau. Sa femme leva la tête, reposa sa plume, le salua d'un froid sourire, et lui dit :

« Eh bien !

« Eh bien ! le prêt est fait. J'ai donné des ordres. »

Le ton avec lequel il prononça ces mots, sonna mal sans doute aux oreilles de sa femme, car elle dit d'un ton bref :

« Je suppose que tu ne t'en repens pas !

— Mon Dieu non ! les affaires sont les affaires, elles font passer au-dessus des autres considérations. Pourtant j'avoue que j'éprouve quelque pitié pour Edgar : je l'ai connu enfant.

— Et moi aussi. C'était un gamin insupportable qui touchait à tout, brouillait tout, cachait tout, et nous ennuyait bien.

— Et cela ne te fait-il pas quelque peine de voir des gens que l'on a connus descendre ainsi dans l'abîme de la misère et des dettes ?...

— Mais si, certainement ; pourtant, cher ami, cela ne doit pas aller jusqu'à empêcher les affaires. Voilà qu'Edgar de Juhel te doit 8,000 francs ; 8,000 francs ! c'est une somme qu'on ne gagne pas facilement : est-ce de ta faute si tu te trouves son créancier ? Le courant des affaires a amené ses traites entre tes mains ; tu les as acceptées en paiement, loyalement : il ne peut pas solder à l'échéance, dois-tu perdre et te sacrifier ? Si tu agis ainsi, tu prends le grand chemin de l'hôpital ; et tu nous y mènes tous les trois, notre petit Albert compris. Voudrais-tu l'im-

moler à je ne sais quel souvenir ? parce que tu as connu ton débiteur enfant ?...

— Non sans doute, cela ne se peut pas, répondit Henri avec conviction. Mais pourtant à quoi les poursuites nous mèneront-elles ? On m'a assuré aujourd'hui qu'Edgar avait complètement compromis la position de sa mère, elle n'a plus rien, la pauvre dame !

— Qu'y faire ? répondit Albertine ; qu'y pouvons-nous ? Ces gens-là manquent de prudence, ils n'ont pas le tact des affaires ; encore un coup, est-ce notre faute ?

— Tu es donc d'avis de pousser les poursuites jusqu'au bout ?

— Dame ! à quoi serviraient-elle sans cela ? Qui veut la fin veut les moyens. Nous voulons, nous, être payés : le prêt, les citations, et, finalement, la prison, sont des moyens. Nous ne pouvons pas perdre ces 8,000 francs... »

Le chiffre, quoique peu considérable, avait son importance aux yeux d'un homme habitué au calcul et à qui une sordide économie était familière ; Henri baissa la tête, refoulant dans son âme les regrets, les anciens souvenirs, les bouffées de jeunesse que ce nom de Juhel avaient réveillés. Il semblait qu'il eût gardé au fond d'un tiroir un bouquet de violettes, plein de parfums et rappelant les printemps passés, et que tout à coup, il le jetât au feu. Il n'en restait que cendres. Les affections d'autrefois avaient jeté une dernière flamme, exhalé une imperceptible odeur, mais c'était tout, et, sur leurs débris, une seule idée surgissait : les affaires !

Le prêt eut lieu, puis, les citations devant le juge de paix et le renvoi devant le tribunal de commerce, mais en vain les huissiers instrumentaient : ils : Edgar complètement ruiné, ne pouvait les satisfaire, et sa mère, qui lui avait tout donné, ne pouvait venir à son aide. Thérèse apprit tard ces malheureuses nouvelles : retenue chez elle par ses travaux et le soin de ses enfants, elle venait peu à Paris, mais enfin, le silence que gardait madame de Juhel l'inquiétant à l'excès, elle accourut, et, en quelques mots, elle apprit la terrible vérité : madame de Juhel ne possédait plus une obole, et, depuis la veille, Edgar était en prison.

« Vous ne m'avez rien dit, je ne méritais pas ce silence, maman.

— Hélas ! mon enfant, c'est la seconde fois que tu peux me faire ce reproche : c'est la seconde ruine que nous subissons ! Tu t'es dévouée, sacrifiée déjà, mais cette fois tu ne peux rien. Ce que tu possèdes appartient à ton mari, à tes petits enfants. »

Thérèse ne disait rien ; elle était attérée : le malheur dépassait à la fois ses prévisions et ses ressources. Que faire ? L'instinct de son âme généreuse la poussait en avant, mais le sentiment du devoir, de l'obéissance à son mari la retenait.

« Et ce qui ajoute à nos peines, continua madame de Juhel, c'est que ce dur créancier qui poursuit ses droits avec tant de rigueur, n'est autre que M. Henri Lavaux.

— Henri Lavaux ! s'écria Thérèse, quoi ! lui ? lui ! et j'ai pu croire que je l'aimais ? ô mon bon Juvénal !

— Oui, il est bon, lui, mais il ne peut rien pour mon pauvre fils. Nous sommes bien à plaindre.

— Maman, dit Thérèse en reprenant son énergie

ordinaire, je repars pour Versailles; je veux demander à Juvénal la permission de tenter une démarche qui peut-être réussira... prions bien le bon Dieu... mais, chère mère, vous ne pouvez pas rester ici toute seule, venez, je vous en conjure, venez près de nous, mon bon mari en sera si heureux!

— Non, Thérèse; pas maintenant, je veux aller voir Edgar tous les jours; je ne serais pas tranquille si j'étais loin de lui. Quoi que tu fasses, chère Thérèse, Dieu te bénira.

Thérèse insista en vain: elle dut partir seule.

Le lendemain, elle se présenta chez Henri Lavaux; sa petite Agnès l'accompagnait.

« Monsieur est absent, répondit un commis à sa demande.

— Puis-je voir madame?

— Oui, madame, entrez. »

Et Thérèse fut introduite dans le bureau d'Albertine: celle-ci, courbée sur le grand livre, y relevait un compte; son enfant jouait mélancoliquement avec ses vieilles plumes et ses cachets.

— Voilà une dame pour madame! annonça le commis. Elle quitta sa besogne sans empressement, et sa soucieuse figure prit, à la vue de Thérèse, une expression contrariée et raide.

« Asseyez-vous, madame. Monsieur Jules, donnez une chaise. Ote-toi de là, Albert! »

Thérèse avait son calme et sa simplicité ordinaires:

« Ma chère Albertine, dit-elle, nos anciennes relations d'amitié excuseront, je l'espère, la démarche que je tente aujourd'hui. Il s'agit de mon frère Edgar. »

Aucun mot ne l'encouragea à poursuivre. Thérèse reprit:

« Il vous doit de l'argent, et M. Lavaux a exercé contre lui le droit que la loi metait entre ses mains. Mon pauvre frère est ruiné, mais il est jeune, il a reçu les leçons du malheur, il ne manque ni d'intelligence, ni de courage: s'il était libre, il pourrait travailler et payer, peu à peu, tout ce qu'il vous doit; emprisonné, il perdra son énergie, ceux qui lui portent de l'intérêt se lasseront, et quand la liberté lui sera rendue, ses forces et son avenir seront brisés. Je viens vous prier pour lui, chère Albertine; je vous supplie de vous dessaisir de vos droits et de vous reposer sur la parole d'un honnête homme et d'une famille à qui l'honneur est cher.

— Et si M. Edgar venait à mourir, nous perdriions notre créance, répondit Albertine avec aigreur. Je suis fâchée de vous refuser, ma chère madame, mais ce que vous me demandez est tout à fait impossible. Je connais les intentions formelles de M. Lavaux. Nous sommes très-affligés de tout ceci, mais nous n'y pouvons rien. L'affaire est entre les mains des huissiers; non, nous ne pouvons plus les en dessaisir.

— Votre volonté ne suffirait-elle pas? s'écria Thérèse. Albertine, est-ce là votre dernier mot?

— Tout à fait, et M. Lavaux que vous auriez voulu voir, peut-être, ne vous dirait pas autre chose. »

L'airneur habituelle au caractère d'Albertine était arrivée en ce moment à sa plus haute puissance, et c'étaient la beauté de Thérèse, le calme de ses traits, la dignité de son air et de sa modeste toilette, qui amoindrent cette recrudescence. La jalouse aiguillonnait l'avarice, et elle donna aux inflexions de madame Lavaux un caractère d'acrimonie tout particulier.

Thérèse se leva et dit:

« Puisqu'il en est ainsi, adieu, madame, venez, Agnès. »

Albert avait pris Agnès par la main, il la regardait avec complaisance, et au moment où sa mère l'emmena, il jeta ses bras autour du cou de la petite fille et l'embrassa. Albertine l'attira vers elle par un brusque mouvement, Thérèse la salua tristement et s'en alla. Elle retourna aussitôt à Versailles.

Son mari l'attendait, il devina, en la voyant, l'insuccès de sa démarche.

« Rien obtenu? dit-il.

— Rien répondit-elle, j'ai heurté à une porte de bronze.

— Ne te tourmente pas, chère amie; nous prendrons sur notre petite fortune les 8,000 les 9,000 francs peut-être, car ces gens-là ont le secret d'enfler les additions, nous payerons, et ton frère sera libre.

— Mon bon Juvénal! dit-elle avec effusion. Et elle baisa cette forte main qui tenait si bien l'épée et qui aurait si mal compris les écus.

— Le pouvons-nous cependant! demanda-t-elle avec un scrupule de conscience.

— Partieu! j'ai vu le colonel ce matin, je suis proposé pour la croix, et je pourrai, dans un an, être chef d'escadron au choix. Tu vois!

— Alors, dit-elle, il faut agir sur-le-champ.

— C'est bien mon avis. Et, à propos, ta mère ne peut pas demeurer avec Edgar, qui n'a plus rien et qui sera, sans doute, obligé de s'éloigner de Paris pour se créer des ressources; il faut qu'elle vienne ici. Cela est juste, raisonnable, équitable et salutaire, comme on dit à la messe. »

Thérèse l'embrassa et lui dit:

« Nous pensons toujours de même.

— C'est bon, je cours écrire à notre notaire, et de là je vais au quartier. »

Mademoiselle Eulalie à Thérèse.

Avallon, décembre 18...

Non, ma chère filleule, cela n'est pas possible, et je ne puis pas vous laisser toujours l'apanage du dévouement, qui est le droit des vieilles filles et non des mères de famille (sauf en ce qui concerne leurs enfants); j'ai à me plaindre, d'ailleurs, de vous et de ma sœur, et je veux me venger. Quoi! vous avez de vives peines, de grandes préoccupations, ma sœur est ruinée, Edgar est en prison pour dettes, hélas! et vous ne me dites rien, et vous appelez cela de la délicatesse et de l'amitié! Ah! ma chère, les amis du Monomotapa agissaient-ils ainsi? Heureusement, un de mes voisins, qui a beaucoup de rapports avec Paris, m'a tout raconté; j'ai écrit à Edgar et j'ai su par lui que vous rassemblez les fonds nécessaires à sa libération. Ne vous inquiétez pas: les fonds sont faits, Edgar les reçoit de moi, en avance d'hoirie, Mon bon voisin, qui est ma Providence, va régler l'affaire avec M. Lavaux (que Dieu lui pardonne à celui-là!) et il procure au pauvre Edgar un emploi chez un grand négociant en vins de Beaune. Vous voyez, chers enfants, que vous ne pouvez résister et qu'il faut me permettre de faire ma volonté. J'aurais voulu l'exercer aussi sur ma sœur, et voir cette compagne chérie de mes premières années revenir au-

près de moi, dans notre ville natale, mais je conviens, chère Thérèse, que son cœur sera plus satisfait auprès de vous et de vos bien-aimées filles. Je vous la cède, donc à regret.

Voilà bien des revers, et de ce que le monde nomme de grandes infortunes, mais vous, vous avez dans le fond de vos âmes un trésor que rien ne peut vous ravir, trésor d'affections et de généreuses pensées. Avec cela, on est riche, car on fait du bien; avec cela,

on est heureux, car on ne désire d'autres richesses que celles du cœur.

J'embrasse mes chères petites nièces, et vous deux, Juvénal et Thérèse, avec la plus tendre amitié!

Votre tante affectionnée,

EULALIE REDON.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

(Fin de la première partie.)

PREMIÈRE RIDE ET PREMIÈRE DENT



AULINE, vois donc le beau châle!

— Oui; quelles belles palmes rouges, quelle belle rosace verte, et ces fines broderies, aurores, qu'on dirait tressées avec des fils d'or!

— Mesdemoiselles, est-ce que vous n'admirez pas cette pointe de Chantilly? A-t-on jamais vu dessin plus riche, réseau plus délicat, semé plus gracieux? On dirait le présent d'une reine et l'ouvrage d'une fée!

— Il me semble, Corinne, que ces robes de satin et de velours ne sont pas à dédaigner... Ah! comme Gabrielle paraîtra superbe, et fière, et grande dame, quand elle les drapera sur sa taille de papillon et autour de ses épaules de reine!

— Franchement, mesdemoiselles, Gabrielle a beaucoup de bonheur.

— Oui... du bonheur qui vient un peu tard, murmura la maligne Pauline. »

Les jeunes filles, pour un moment, détournèrent leurs yeux vifs des richesses de la corbeille et se regardèrent en riant.

« Assurément, continua la perfide amie, Gabrielle est notre aînée... de beaucoup. N'a-t-elle pas vingt-cinq ans, quoiqu'elle n'en avoue que vingt-deux, et dans ses jours de libéralité encore! Il est bien temps qu'elle fasse un beau mariage; elle a, pour cela, assez longtemps attendu.

— Et courageusement combattu, ajouta une fillette encore plus maligne. En a-t-elle pas fatigué de ces danseurs, et effeuillé de ces bouquets, et déchiré de ces amazones! Au bois, à l'Opéra, au bal, aux bains de mer, en voyage, on la rencontrait partout, on l'admirait partout... Ah! quand on a tous ces avantages-là, on finira toujours bien par rencontrer un beau parti sur sa route.

— Mais puisque Gabrielle avait tant de chances en sa faveur, pourquoi ne s'est-elle pas mariée plus

tôt? demanda la plus jeune et la plus naïve de la troupe. Ne serait-ce pas surtout parce qu'elle voulait rencontrer un attachement sérieux, un esprit mûr, un cœur tout à elle.

— Elle! Oh! tu la connais bien peu pour parler ainsi, Henriette!... De l'esprit... dans son mari?... elle s'en soucie bien; elle trouve qu'elle en a assez pour deux. Un cœur? qu'a-t-elle besoin d'un cœur, à moins qu'il ne soit de rubis ou de diamants, et qu'elle puisse le faire briller dans ses cheveux ou l'attacher à son corsage!... Enfin, elle a eu jusqu'au bout de la chance... elle a cherché dans son mari un nom honorable, des manières de gentleman, de la tenue et de la fortune, et tout le reste lui a été donné par surcroît. M. Alfred Levallois est jeune, riche, bien élevé; il monte royalement à cheval, et nul ne lance aussi gracieusement que lui la fumée de son cigare; il a un esprit peu brillant, mais un accent anglais irrécusable; il aime sa future femme comme il aimerait un mignon objet d'art, un coquet vase de Chine, bien cher, bien rare, bien fragile et bien joli. Avec tout cela, certes, Gabrielle sera heureuse, et son mariage sera brillant... Oui, mesdemoiselles, notre amie est née coiffée, et coiffée par Croisat, j'en suis sûre. »

Un éclat de rire général accueillit cette dernière saillie de Pauline, puis Henriette, regardant autour d'elle, reprit d'un air un peu craintif:

« Bien heureusement, ma chère, que Gabrielle ne t'a pas entendue!... Mais où donc peut-elle être? Voici déjà longtemps qu'elle nous a laissées ici.

— Eh! n'as-tu pas entendu que sa tante la faisait appeler?... A cette heure, toutes deux sont en grande conférence, madame de Saive récitant un traité sur les dangers et les servitudes du mariage, et Gabrielle, selon son habitude, n'écoutant guère, et, au bruit monotone du discours, rêvant à ses parures de diamants, à la livrée de ses laquais et à son grand rôle de financière... Ah! c'est que, mesdemoiselles, le mariage est fort divers; il change

considérablement d'aspect selon que l'on se place en arrière ou en avant, à droite ou à gauche. C'est comme ces grands amas de nuages qui se rassemblent au couchant pendant l'été; chacun y voit ce qu'il y veut; des montagnes, des océans, des anges, des dragons, des palais, des cavernes... Et vous, mesdemoiselles, qu'y voyez-vous? Non pas au ciel, vraiment, mais dans votre mariage futur, ce qui est bien autre chose.

— Ce que j'y vois?... l'indépendance, dit Thérèse.

— La tendresse! murmura Clémence.

— Les jolis petits enfants blonds qui disent maman, d'une petite voix si douce, dit Henriette qui avait rougi.

— Fi! fi! s'écria Pauline. On peut désirer d'être dame et maîtresse, mais nourrice et bonne? Cela s'est-il jamais vu?... Ce n'est pas un berceau, ma chère, c'est un trône que nous devons placer dans notre édifice de nuages.

— Mais le trône peut s'écrouler, et on s'en consolera si le berceau vous reste, insista Henriette timidement.

— Je te félicite de tes goûts. S'ils ne sont pas fort répandus, ils sont au moins modestes, répliqua Pauline d'un ton décidé. Mais Gabrielle ne repartait pas! L'avertissement tourne au sermon, et la conférence se prolonge; mesdemoiselles, ouvrons encore cet écriin et examinons ce carton de broderies, cela nous fera paraître le temps plus court en attendant. »

Les jeunes filles se remirent à l'œuvre, ouvrant, dépliant, examinant, commentant; nous les laisserons, si vous le voulez bien, à leur occupation intéressante, pour aller écouter la conversation de Gabrielle et de sa tante.

« Ma chère enfant, disait madame de Saive, belle vieille femme aux traits doux, aux beaux cheveux argentés; ma chère enfant, je crains que tu ne sois pas heureuse.

— Pas heureuse, ma tante! et que me manque-t-il donc? N'aurai-je pas un château en Touraine et un hôtel aux Champs-Élysées?

— Assurément, ma bonne.

— Plus un coupé pour les jours de pluie, un *poney chaise* pour conduire moi-même et une calèche pour aller au bois?

— Sans doute.

— Un trousseau ravissant, une pension raisonnable et une maison parfaitement montée?

— Oui, ma mignonne.

— Une livrée d'un goût irréprochable, un cocher et un groom anglais, et des chevaux dont on parlera à Paris?

— Je le suppose.

— Une position brillante et un salon que je saurais rendre délicieux.

— Sans contredit.

— Et enfin, un mari qui aura assez de tendresse pour ne point contrarier mes goûts, et assez d'esprit pour comprendre que je saurai faire un brillant usage de sa fortune!

— Dis-moi donc, ma petite Gabrielle, pourquoi tu as gardé le mari pour la fin?

— Parce que... parce que... parce qu'ordinaire-

ment ce n'est pas le mari qu'on considère d'abord, mais bien sa situation, sa fortune, ses *circonstances*, comme disent les Anglais, et la plus ou moins belle position que vous fera le mariage.

— Ah! fit madame de Saive avec un soupir, ce n'était pourtant point cela que j'avais cherché dans le mien!

— Eh! ma tante, interrompit Gabrielle en riant, ne vous êtes-vous point mariée devers mil huit cent trente? On était si romanesque alors, si désintéressé, si sentimental!... Aujourd'hui, Dieu merci, on sait que la tendresse ne suffit pas, et qu'on ne peut pas compter parmi les élus, pas être *du monde*, en un mot, si on ne lui apporte pas beaucoup de richesse et d'élégance. »

A ces paroles de sa nièce, madame de Saive se tut un moment; puis elle reprit d'une voix légèrement attristée.

« Je suis peut-être coupable à ton égard; je crains de t'avoir mal élevée, Gabrielle, pauvre orpheline, gentille enfant que m'avait laissée ma sœur.

— Vous, ma tante?... Oh! détrompez-vous... vous verrez comme on me recherchera quand je vais être dame, et je vous jure que, dès à présent, tout le monde s'accorde à dire que mon éducation vous fait le plus grand honneur... Et, pour ma part, je vous assure que, grâce à vos soins maternels, je me suis toujours trouvée la plus choyée des nièces, et presque la plus heureuse des filles.

— Ce n'est pas tout d'être heureuse, il faut savoir rendre les autres heureux, murmura madame de Saive d'une voix timide.

— Eh quoi, ma tante, vous ai-je jamais causé quelque chagrin?

— Non, ma chère enfant, tu as toujours été l'orgueil et la joie de ma vie... Mais ton futur mari, mais Alfred...

— Eh bien, Alfred? A-t-il à se plaindre de moi? Ne lui donnai-je pas ma main, ma fortune, ma personne? Que demanderait-il encore? Est-ce que le cadeau n'est pas assez brillant?

— Il lui faudrait ton affection, ton dévouement, insista madame de Saive.

— Mon affection, vraiment, ne la lui ai-je pas donnée? Ne l'ai-je pas préséré au petit marquis de Colne, qui n'était pas fort riche, et au général Lajonchère, qui me semblait un peu vieux? Et quant au dévouement, il verra si je ne saurai pas me multiplier pour bien tenir ma maison, pour faire citer mon salon comme un des plus brillants de Paris, et M. Alfred Levallois comme un des plus fortunés banquiers de l'univers, ayant une grande fortune, un goût parfait et une aimable femme?

— Oh! je n'en doute pas, ma Gabrielle; mais pour votre intimité... dans votre intérieur...

— Eh! ma tante, a-t-on un intérieur, quand on vit beaucoup dans le monde? Le matin, on se voit au déjeuner, nécessairement, c'est dans l'ordre. Puis le banquier s'en va à ses affaires et madame à ses visites, à ses emplettes, ou bien elle prépare ses toilettes et arrange ses projets. Les trois quarts du temps, j'ai mon *lunch* toute seule; puis j'irai au bois, seule aussi fort souvent, et Alfred ne m'y rejoindra qu'après la clôture de la Bourse. Nous rentrerons à l'hôtel ensemble, mais deux ou trois fois la semaine nous aurons du monde

à diner. Après cela, il faudra s'habiller pour le théâtre, pour le bal ou les soirées. Nous irons tous les deux, c'est vrai, mais peut-on se voir dans l'intimité, au milieu d'un cercle de trois cents personnes, ou dans une loge à l'Opéra ?

— C'est fort bien, mon enfant ; mais Alfred s'accommodera-t-il de cette vie ?

— Parfaitement, ma tante ; il y est, comme moi, habitué.

— Oui, Gabrielle, cette vie de triomphes, de fêtes et d'agitation est charmante, tant que la jeunesse dure.

— Oh ! ma tante, quand on est belle, heureuse et riche, on peut la faire durer, rapportez-vous-en à moi.

— Bien, mon enfant, mais après ?

— Après... on a un salon encore ; on ne brille plus, mais on patronne ; on ne danse plus, mais on joue ; on cause quand on ne peut plus chanter. Et, quoiqu'on soit vieille, quand on a été belle et brillante, et fêtée, il y a autour de vous tout un monde qui s'en souvient, et sur ce monde-là vous régnerez encore.

— C'est bien, ma Gabrielle, règne longtemps, sois heureuse toujours, pour que ta vieille tante, qui n'a pas d'autre cour que quelques amis, n'ait pas à emporter un regret dans la tombe.

— Ne parlons pas de tombe ni de regrets, dit Gabrielle en riant et en embrassant madame de Saive. Une fiancée ne doit porter que du blanc et du rose ; le noir est défendu... Et là-dessus, je retourne à mes chiffons. »

Et presque aussitôt elle reparut dans son coquet appartement, triomphante au milieu de ses amies, radieuse au milieu de ses bijoux et de ses dentelles.

II

Dans le grand monde, dans le beau monde, dans le monde des riches, des élégants, on donne actuellement aux jeunes filles une éducation de serre chaude, une croissance artificielle. On cultive la femme du monde, comme on cultive les pélagoniums, les azalées, les orchidées et les camélias : à la jeune fille, il faut un beau port, une apparence brillante, un extérieur soigné, une contenance agréable, comme il faut à la plante un coloris rare, une nuance à la mode et un feuillage délicat. Mais le développement réel de la vigueur morale, mais le cœur dévoué, qui les demande, qui s'en inquiète ? Que la jeune fille plaise et se marie ; que la plante fleurisse aujourd'hui et se fane demain ! Ah ! ce système peut être bon pour les frères arbrisseaux qui n'ont qu'un jour de splendeur et de durée, mais quelle valeur a-t-il pour les créatures humaines qui doivent vivre, penser et agir encore, après qu'elles ont eu leur heure, après qu'elles ne brillent plus ? Alors ce cœur qu'elles ont oublié, les inspirerait, les soutiendrait et les ferait vivre. Mais elles l'ont amorti, elles l'ont condamné, elles l'ont rendu muet et stérile ; désormais, elles ne sentiront plus ses élans qui réchauffent, elles n'entendront plus sa voix qui console. Elles sont vieilles, elles sont tristes ; leur cœur est mort, c'est le monde qui l'a tué. Quelquefois pourtant, il

n'est qu'endormi, et la main de Dieu le touche ou la voix d'un enfant le réveille.

Je ne vous aurais pas engagées à chercher le mouvement et la vie dans le cœur de Gabrielle, les élans généreux y étaient engourdis, les pensées tendres y étaient plongées dans un profond sommeil ; c'était en réalité le palais de la Belle au bois dormant. Il semblait avoir transmis tous ses feux aux magnifiques diamants de sa propriétaire, toute son activité à cet esprit infatigable, à ces regards ravissants, à ces pieds mignons, qu'il les uns et les autres s'agitaient, s'empressaient sans se lasser, dans leur élément de triomphes et de fêtes. Et, s'il en était ainsi avant le mariage de Gabrielle, ce fut encore, après, bien mieux... ou bien pis. Que pouvait faire une jeune mariée, une jeune femme, presque une jeune reine, qui avait tout, la richesse, l'élégance, l'esprit, la distinction et la beauté ? Son mari l'adorait, la foule l'admirait, le monde la gâtait, son cercle la portait aux nues. A Bade, à Biarritz, au bois, aux Pyrénées, aux Italiens, Gabrielle trônait partout. On citait ses mots, on copiait sa toilette, on enviait sa chevelure, son profil et son mari ! elle était fraîche comme à dix-huit ans, et elle ne mettait pas de rouge ! blanche comme le muguet des champs sans l'aide de la poudre de riz. C'était complet, c'était inouï ! Gabrielle régna cinq ans : c'est beaucoup pour une semblable royauté !

Au bout de ce temps, il se fit un accroissement dans la famille et une certaine altération à la fraîcheur de la belle madame Levallois. Gabrielle devint mère ; une toute petite héritière s'en vint prendre sa place dans son petit berceau. Gabrielle ne partagea qu'à moitié la joie d'Alfred, qui se montrait radieux. Être mère à trente ans, c'est chose grave, surtout quand on est femme du monde et reine de beauté, et quand, depuis l'âge de dix-huit ans, on a passé quelque deux mille nuits au bal ! Ajoutez à cela que, jusqu'au dernier jour, Gabrielle n'avait pu se décider à renoncer au monde et à ses fêtes. Aussi, après la naissance de sa petite Aline, elle fut prise d'une longue faiblesse et d'une accablante langueur. Par suite de cette circonstance, elle ne fut mère qu'à moitié ; on éloigna d'elle le petit berceau blanc et le petit *baby* rose ; Aline resta presque entièrement aux mains de sa nourrice, et Gabrielle fut condamnée au repos et au régime dans la solitude de son château.

Elle s'y ennuya tout un été, feuilletant des romans, essayant des partitions, commençant des broderies, et le plus souvent rêvant et bâillant dans son fauteuil. Elle pensait alors aux pittoresques sites de Bade, au séduisant bassin d'Arcachon, aux splendeurs de Vichy, de Dieppe, de Spa, toutes sortes de charmants séjours dont elle était exilée, uniquement parce que la petite Aline était venue, et qu'en même temps étaient parties la force et la santé. Et elle s'ennuyait alors, elle se trouvait misérable, elle déplorait son sort et désespérait de l'avenir. Les rares visites de l'enfant ne pouvaient pas la distraire ; ses cris bruyants et ses vagissements incertains lui portaient sur les nerfs. Si, du moins, Aline avait eu quatre ou cinq ans, et qu'on eût pu la faire paraître, faisant la révérence et vêtue d'un gentil costume !... Mais un petit enfant

orlard et ennuyeux, qui tête, qui crie et qui have ! Que peut-on en faire, si ce n'est de le renvoyer bien vite, après lui avoir donné à la hâte un baiser ?

C'était ce que faisait Gabrielle, et puis elle restait seule, souffrante, oisive, froide et triste, ayant éloigné d'elle la coupe qui pouvait la guérir, le rayon d'amour qui pouvait la réchauffer, la petite âme naissante qui pouvait lui communiquer la vie.

Avec la première fraîcheur de l'automne, les forces de Gabrielle s'accrurent, et son activité lui revint. Elle fit d'abord quelques promenades en voiture, puis à cheval, et s'enhardit même au point de paraître à une ou deux chasses. Puis, une nouvelle qu'elle reçut de Paris la tira de sa torpeur. Son amie, la duchesse de **, lui écrivait qu'elle se proposait de donner un grand bal, un bal destiné à laisser un souvenir splendide. « Pourrait-il être splendide s'il se donnait sans vous ? » ajoutait un post-scriptum flatteur.

Gabrielle n'hésita plus, elle se mit en mouvement par un effort fébrile, et fit à la hâte emballer ses bagages. De plus, elle fit un acte éclatant de tendresse maternelle, en tolérant la petite Aline dans le wagon-coupé qui la ramenait à Paris ; mais elle se repentait vivement d'avoir cédé à cet accès de faiblesse. L'enfant cria beaucoup, la mère ne dormit point ; elle arriva à Paris épuisée, hors d'elle-même, ainsi qu'elle le déclara à sa tante de Saive, qui était accourue à son hôtel. Mais ce n'était point le moment de se laisser aller à la langueur, à l'irritation, au marasme ; le bal avait lieu le surlendemain. Il fallait s'y préparer, s'y montrer, comme autrefois, belle, radieuse et brillante, retrouver l'éclat, la fraîcheur et la vivacité des anciens jours, comme Gabrielle se l'était promis, et elle tint vaillamment sa promesse.

A neuf heures, le soir du bal, elle se tenait debout devant son grand miroir, dans sa chambre toute resplendissante de bougies, et jetait sur sa personne un dernier coup d'œil anxieux. Somme toute, le résultat en était satisfaisant : les épaules si pures et si blanches, quoique un peu amaigries, étaient encore bien dessinées ; la robe était réussie, les guirlandes posées à ravir ; les beaux cheveux noirs, encore abondants et lustrés, se tordaient et se relevaient en touffes onduleuses, pour supporter leur diadème de brillants ; les diamants, scintillants comme des étincelles, brillaient, comme une poussière d'étoiles, au cœur velouté des roses semées sur la tunique et sur la coiffure. Seulement, un cercle bleuâtre s'étendait au-dessous des yeux. Peu importe, cette ombre ne donnait que plus de douceur à la prune. Seulement les joues avaient pâli, la fraîcheur des lèvres s'était fanée ; et, pour la première fois de sa vie, Gabrielle avait employé le carmin des sultanes et la poudre de corail. Et, en ce moment, après quelques heures d'efforts laborieux, Gabrielle se voyait, se mirait, s'admirait, et se souriait orgueilleusement, car elle se trouvait encore belle et reine.

Une demi-heure après, elle entra, toujours souriant, dans le salon de la duchesse. Celle-ci, en voyant arriver une invitée, s'approcha gracieusement, prit la main de Gabrielle, jeta sur elle un regard affectueux, puis tressaillit. Un mouvement de ses lèvres et de ses sourcils indiqua une extrême

surprise, mais ce mouvement passa comme un éclair, et la duchesse le dissimula en disant :

« Oh ! que vous êtes aimable, ma toute belle, d'être ainsi venue... du fond de la Touraine, voyez, quel beau dévouement ! Surtout dans votre langueur actuelle, souffrante comme vous l'êtes... comme vous l'avez été ! »

Gabrielle fut médiocrement satisfaite de la tournure que prenait ce discours, mais elle y mit bientôt fin en s'éloignant de la duchesse.

Dès qu'on sut l'arrivée de la belle madame Levallois, aussitôt les anciens amis, les admirateurs, les flatteurs, les danseurs se présentèrent.

Mais pourquoi eurent-ils presque tous l'abord l'air froid, désappointé ? Pourquoi Gabrielle trouvait-elle, ce soir-là, les amis tièdes, les admirateurs peu nombreux, les flatteurs peu éloquents et les danseurs stupides ? Ce n'était pourtant point ainsi qu'elle les avait vus à son dernier bal, à son dernier triomphe. Évidemment, il y avait quelque chose dans l'air. Elle ou le monde avait changé.

« Eh quoi ! se disait-elle, perd-on si vite la mémoire ? Pour quatre mois de solitude et de douleurs, il semble qu'on me méconnaisse, qu'on m'ait oubliée ! Mais, je le sens, je commence pourtant à reprendre ma force, ma vivacité, ma grâce d'autrefois... Je puis encore les étonner, les éblouir, me montrer triomphante et belle. Il ne me faut pour cela qu'un peu d'animation, quelques sourires... et, pour soutenir mes forces, un léger effort de volonté. »

Et Gabrielle causa, dansa, valsa, sourit, mais ne triompha plus. Le charme était brisé, son astre était éteint, et à ses côtés, sous ses yeux, elle voyait les admirateurs, les flatteurs se tourner vers d'autres. Les regards qui se portaient sur elle, exprimaient bien l'étonnement encore, mais ce n'était plus l'étonnement de l'admiration. Les hommes se pinçaient la lèvre et mordaient le coin de leurs moustaches en la considérant, comme s'ils se fussent dit : « Le temps a passé par là. » Les douairières hochaient la tête et levaient les yeux au ciel, comme si elles eussent murmuré : « Elle a beaucoup souffert... Pauvre femme ! » Il y eut même une toute jeune femme, une franche étourdie, toute fière de ses dix-neuf ans et de sa couronne de roses de mai, qui s'en vint ouvrir ses grands yeux bleus sous le nez de Gabrielle, tout en joignant ses belles mains blanches et en s'écriant d'un ton où dominaient les bémols :

« Ah ! mon Dieu, ma chère, que c'est donc triste d'avoir si tôt des enfants ! On a tant de tourments à cause de ces petits anges, et puis on devient si faible, si... pâle... Enfin, vous avez du moins conservé vos beaux cheveux, c'est encore un bonheur. »

Pour Gabrielle, c'en était trop. Ce dernier trait la pénétra jusqu'à l'âme. Puis, à mesure qu'avancait la soirée, elle avait vu les physionomies devenir plus compatissantes, les regards plus significatifs, les danseurs moins empressés et moins brillants... Le supplice était trop cruel pour son orgueil ; elle quitta en frémissant le salon de la duchesse, et se fit reconduire à son hôtel.

Elle monta précipitamment chez elle, congédia sa femme de chambre d'un geste muet et hautain et courut à son miroir en s'écriant :

« Ah ! que je voie enfin pourquoi ils ne m'admirent plus, pourquoi ils m'ont oublié ! »

Mais au premier coup d'œil qu'elle jeta sur la glace, elle ne remarqua rien d'abord. Alors elle défit rapidement, d'une main fiévreuse, d'une main qui tremblait, les agrafes de son corsage, les fermoirs de ses colliers, les brillants de sa chevelure, elle rejeta loin d'elle les rubans, les guirlandes, les bracelets et les diamants ; elle mouilla ses lèvres, elle essuya son rouge :

« Que je me voie sans toutes ces parures, dit-elle, sans tous ces capricieux ornements, et alors je saurais bien si je suis encore belle. »

Puis, toute pâle, toute tremblante, les bras nus, le cou nu, les cheveux dénoués, elle s'appuya sur la console de marbre blanc, et se regarda longtemps fixement, fiévreusement dans la glace. Tout à coup son visage pâlit, ses lèvres s'entr'ouvrirent, elle fit un cri de désespoir, et avec un mouvement douloureux, cacha sa tête dans ses deux mains :

« Ah ! murmura-t-elle en sanglotant, je sais maintenant que je suis condamnée, que je ne suis plus jeune et ne régnerai plus. Pauvre malade, femme fanée, je ne me glorifierai plus que de mes triomphes d'autrefois... je suis vieille, j'ai une ride ! »

III

Hélas ! oui, la ride était là, nettement dessinée, traçant au-dessous de l'œil noir, sur la peau fine encore rosée, son sillon livide et flétri. Une ride sur cette joue, un ver sur cette fleur ! C'est que le printemps s'en allait, et que la vieillesse allait venir. La vieillesse, l'horrible vieillesse, chauve, branlante, décrépite, édentée !...

« Être vieille, être vieille, mon Dieu ! sanglotait Gabrielle. Voir chaque jour un rayon s'en aller de ses yeux, une dent de ses lèvres, une boucle de sa chevelure. Être vieille, triste, oubliée, et se rappeler le temps où l'on était belle, forte, rieuse, où l'on pouvait sourire et où l'on allait danser !... Que faire, quand le monde vous délaisse, quand on ne brille plus ?... L'ennui vous suit, le regret vous accompagne, la tombe s'approche ! Que devient-on alors, et qu'est-ce qui vous reste ? »

Au moment où elle prononçait ces mots, elle entendit marcher dans le salon voisin de sa chambre, et une seconde après on frappa timidement.

« Qui est là ? que voulez-vous ? » s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Madame, si vous vouliez venir ?... Il me semble que la petite est bien mal. »

Gabrielle se leva en chancelant et alla ouvrir à la nourrice.

La pauvre femme avait le teint pâle, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés ; on voyait qu'elle était accablée par le chagrin et l'inquiétude.

« Je vous en prie, madame, venez... La pauvre enfant n'a fait que crier tout le jour. Vers le soir, elle s'est assoupie, mais bientôt elle s'est réveillée en poussant un cri affreux, et puis ses petits membres sont devenus raides et ses joues violettes. Elle

ne remue plus, elle ne voit plus, et elle a bien de la peine à souffler. »

— Qu'on coure chez le docteur ! dit Gabrielle en s'élançant dans l'escalier qui conduisait à la chambre d'Aline. »

Elle pensa aussi à envoyer appeler Alfred, mais Alfred, qui accompagnait rarement sa femme dans les bals dont il était las, passait toutes ses soirées à son cercle, où il restait fort tard.

La jeune mère se trouva donc seule, effrayée, tremblante, auprès du berceau de son enfant. Et ce qu'elle y voyait, ce qu'elle y pressentait, était bien fait pour l'abattre et pour la foudroyer.

Comme l'avait dit la nourrice, la pauvre Aline n'avait plus de voir, plus de regard.

Ses petits poings étaient crispés, ses lèvres jointes et bleues. Parfois elles s'entr'ouvraient pour laisser passer un souffle haletant, rare, faible ; on eût cru voir le bec rose d'un petit oiseau qui se meurt. Le front, pâle et glacé, entouré déjà de quelques boucles brunes, était humide d'une sueur froide et épaisse, dont les gouttelettes semblaient se fixer sur la peau. Par moments, une secousse brusque agitait les membres frêles, et puis ce petit corps reprenait sa raideur et son immobilité. Aline n'était pas morte encore, mais en voyant sa pâleur, en écoutant son souffle, on se disait qu'elle allait mourir.

C'était là ce que voyait Gabrielle, agenouillée dans la chambre, penchée sur le berceau, les regards fixes, la bouche muette et les mains crispées. Pendant qu'elle regardait son pauvre petit enfant, mille vœux nouvelles s'éveillaient pour la déchirer ; une voix navrante murmurait dans son cœur :

« Regarde cette enfant, cette enfant qui va mourir, elle t'avait vraiment pris ta santé, ta beauté, ta force, mais elle te les aurait payées en amour, en baisers, en espoirs. Tu te serais retrouvée dans ses traits purs, dans ses beaux jours ; elle t'aurait dit : Petite maman ! et rien qu'avec ces deux mots là, elle t'aurait rendu ta gloire et ta jeunesse. C'est là qu'était ton trésor, ton avenir, ta vie ; mais tu as tout négligé, tout méprisé, tout méconnu, et maintenant... pour te punir... voici ta jeunesse qui disparaît... ton trésor qui s'en va... et ta vie qui s'envole. »

Et, restant toujours à genoux, ses mains tremblaient, ses lèvres se serraient et ne pouvaient plus parler, ses yeux brûlaient. Soudain il en jaillit des larmes, son regard se leva en haut, ses lèvres commencèrent à s'agiter... L'excès de son désespoir lui avait rapprié la prière, la prière bien connue dans l'enfance, oubliée depuis longtemps, parce qu'on n'en a pas besoin dans les salons ni à sa toilette. Et ce fut avec un cœur brûlant, avec une âme humiliée, qu'elle joignit les mains et s'écria :

« Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Si vous voulez me punir, enlevez-moi ce que j'ai si follement aimé. Prenez-moi ma beauté, ma richesse, ma jeunesse et ma force, mais laissez-moi mon vrai trésor, conservez-moi mon enfant ! »

Et quelques larmes brillantes, larmes pieuses, larmes tendres, sceau divin de la maternité, tombèrent des yeux brûlants de la mère sur les joues de la petite fille... Quel bonheur ! Aline les sentit son petit visage tressaillir, et elle fit un effort pour

rouvrir ses paupières. C'était le sentiment qui revenait, et en même temps le mouvement, la vie peut-être.

Quelques minutes après, le médecin entra. La petite avait eu une convulsion, assura-t-il, et pendant la dentition, ces sortes d'accidents ne sont pas rares. Il fallait appliquer des sinapismes à l'enfant, lui baigner le front d'eau froide, la veiller constamment et faire le moins possible de mouvements et de bruit autour d'elle. Gabrielle assura le docteur qu'on exécuterait ponctuellement ces prescriptions, parce qu'elle y veillerait elle-même. Mais déjà la petite était moins oppressée et plus calme, et bien-tôt après elle s'endormit.

Elle dormit longtemps, et pendant tout ce temps sa mère resta près d'elle, un peu émue encore, un peu inquiète et fatiguée, mais heureuse au fond du cœur, et ayant oublié, comme par l'effet d'un charme, ses espérances et ses déceptions de la veille, la jeunesse, le monde et le bal.

Le soleil était déjà bien haut quand la petite rouvrit les yeux. Un peu pâle encore, mais tranquille, elle suivit du regard la main qui écartait ses rideaux, et sourit en apercevant sa mère, qui se pencha vers elle et voulut l'embrasser; mais, ô surprise, ô joie!... Voici un beau petit point brillant, nacré comme une perle, poli comme l'émail, qui perce et qui reluit sur les gencives roses de l'enfant.

« Oh! vite, Française, accourez! venez voir ce qu'elle a dans la bouche! » s'écria Gabrielle le cœur battant.

— Une dent, madame! une dent! Sainte Vierge, je vous remercie!... c'était là ce qui la faisait tant souffrir, la pauvre petite innocente!

— Ainsi, notre Alice commence à devenir

grande... Voici qu'elle a sa première dent, dit Alfred qui venait d'entrer.

— Oui, pensa Gabrielle en jetant un coup d'œil sur le miroir, elle a eu sa première dent la nuit même où j'ai aperçu ma première ride. »

Dans ce regard, il n'y avait plus ni dépit, ni douleurs, ni regrets; mais seulement un éclat pur et joyeux qui ressemblait au sourire de l'espérance.

Et Gabrielle n'eut plus le temps de se souvenir ni de regretter, car la petite souffrit encore. Bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans tranquillité éprouvèrent la force de l'enfant et la résolution de la mère. Toutes deux pourtant sortirent triomphantes de ce rude apprentissage de la maternité et de la vie que Dieu leur avait envoyées. Mademoiselle Aline, à un an, avait huit belles petites dents de perle; ses joues étaient fraîches et rondes, et elle commençait à ramper. Et Gabrielle avait retrouvé son ardeur, sa gaieté, sa vivacité des beaux jours; elle avait encore trouvé mieux que tout cela, car elle avait appris le dévouement et la tendresse.

Cependant les nuits sans sommeil, les jours sans repos, laissent leurs traces : deux ou trois rides de plus, minces, légères, presque imperceptibles, se sont étendues sur les tempes nacrées, au-dessous des beaux yeux noirs. Mais Gabrielle n'a guère maintenant le temps de se mirer : elle ne compte plus ses rides; ce qu'elle compte comme un avar, ce qu'elle admire comme une mère, ce sont les premiers pas d'Aline, ses premiers pas si incertains, ses premiers baisers si doux, ses premiers gestes si gracieux, trésors inépuisables, mystérieux, infinis, qui font l'orgueil, la joie, l'espérance et la beauté des mères!

ETIENNE MARCEL.

TANTE GERTRUDE

(Suite.)



Es que Rachel eut traduit cette phrase, le petit juif jeta sur la Française un regard furtif pour essayer de lire sur son visage jusqu'à quel taux il pouvait élever ses prétentions.

— Il faudrait beaucoup de douros, dit-il après un rapide examen, Sidi-el-Arabi est un homme dur et intéressé, il n'ignore point que son prisonnier n'est pas un simple soldat, mais un chef parmi les chrétiens, et il le mettrait plutôt à mort que de le céder pour une faible rançon; puis il me faut bien aussi quelque chose pour ma peine, car le voyage est long et pénible, et mon commerce ici souffrirait de mon absence.

« Fixe toi-même la somme, et je verrai si je puis ou non te la donner, dit Gertrude, qui aurait sacrifié toute sa fortune pour racheter son neveu, mais dont la prudence naturelle venait de se réveiller en surprenant les regards scrutateurs du petit juif, qui lui firent deviner ses calculs. »

L'air d'indifférence dont elle avait eu le courage de prononcer ces mots diminua considérablement les prétentions exorbitantes qu'Ismaël était sur le point d'énoncer, il craignit de tout perdre en voulant trop gagner, et, après un instant d'hésitation, il répondit d'un ton soumis :

« Il me faudrait au moins mille douros, encore serai-je à peine indemnisé de tous mes frais, et ne me restera-t-il rien pour les fatigues que j'aurai à

supporter et les dangers que je puis courir ; mais je suis le très-humble serviteur de *Lella*, et je serais heureux de lui rendre service.

— Je te donnerai cinq cents douros à l'instant même, répondit mademoiselle de Roisé, et le reste de la somme, le jour où tu me ramèneras le prisonnier sain et sauf ; sans compter la gratification que je te promets en son nom, si nous sommes contents de ton zèle. »

Ismaël s'inclina jusqu'à terre.

« Il faudrait que *Lella* s'engageât par écrit, dit-il, non que je ne m'en rapporte parfaitement à ses paroles, mais parce que c'est l'usage parmi nous.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Gertrude ; rédige notre convention en termes clairs et précis, et fais-en deux copies que nous signerons, toi et moi ; maintenant, quand peux-tu partir ?

— Demain au lever du soleil.

— Et combien de temps te faut-il pour accomplir ce voyage ?

— Le Dieu d'Abraham et d'Isaac peut seul le savoir, répondit le juif ; ma mule marche bien, mais trouverai-je la tribu des Aribis à la même place qu'elle occupait l'an dernier ? Ne me faudra-t-il pas aller la chercher dans le Tell et même peut-être dans le désert ?

— Que Dieu soit avec toi, Ismaël, et te ramène au plus vite ; rédige donc notre convention comme je te l'ai dit, et moi, je vais écrire une lettre que tu remettras au prisonnier français pour qu'il ait confiance en tes paroles. »

Elle prit la plume et traça d'une main rapide quelques lignes où s'épanchait son âme tout entière. Puis, quand tout fut réglé, qu'elle eut signé le contrat et compté les cinq cents douros, elle courut, la tête en feu et le cœur ému, jusqu'à la jolie mosquée (1) de la rue du Divan, devenue depuis peu une église catholique, et, prosternée devant l'image de la sainte Vierge, elle soulagea sa poitrine oppressée, par un déluge de larmes.

La nuit fut pour elle sans sommeil, et le lendemain elle se leva avant le jour pour assister au départ de son émissaire. Le juif montait la bonne mule dont il avait parlé, mais il avait en outre avec lui deux autres mulets chargés de marchandises, ne voulant point laisser passer cette occasion de réaliser quelques bénéfices en trafiquant avec les Arabes.

« J'ai réfléchi, dit-il un peu confus, que je serai mieux reçu des Aribis en leur portant quelques ballots de tissus de Tunis, qu'ils apprécient beaucoup, et que je leur vendrai à bon marché. »

Cette explication fit sourire Gertrude ; elle pensa que le petit juif était plus sûr qu'il n'avait voulu le faire croire la veille de retrouver facilement la tribu des Aribis, et qu'il ne serait point obligé de s'enfoncer dans les profondeurs du désert pour atteindre son but ; elle lui souhaita un bon voyage et

s'efforça de calmer son agitation, en allant soigner les malades du dispensaire, ainsi qu'elle le faisait tous les matins. Elle avait acquis un si grand empire sur elle-même, que personne dans son cercle intime ne s'aperçut de ses émotions secrètes ; les religieuses seules étaient dans la confidence, et elles joignirent leurs prières aux siennes pour l'heureux résultat de cette entreprise.

Tant que durait la journée dont l'emploi était réglé d'avance, mademoiselle de Roisé se montrait forte contre les perplexités de l'attente ; mais dans les longues heures de la nuit, quand elle cherchait en vain le sommeil, des pensées sinistres traversaient souvent son esprit ; Ismaël retrouverait-il en vie celui dont les tourments de la captivité devaient avoir usé les forces ? ce juif était-il lui-même un homme sûr, un messager fidèle ? Et lorsqu'elle se rassurait en pensant qu'il avait tout intérêt à remplir sa mission, elle se mettait à calculer le temps probable de la durée du voyage. Il lui semblait alors que, s'il faisait diligence, six jours devaient suffire pour atteindre la tribu, elle lui en donnait six autres pour vendre ses marchandises et traiter avec le cheik de la rançon du prisonnier, puis six jours encore pour revenir à Alger.

Pendant ces dix-huit jours d'attente, Gertrude domina assez aisément son impatience ; mais lorsque ce temps fut écoulé, il en fut tout autrement, et sa piété fervente, son énergie naturelle suffirent à peine à soutenir son courage. Chaque soir, vers le coucher du soleil, elle gravissait la colline, en compagnie de son fidèle serviteur, et, comme autrefois la mère de Tobie, elle guettait de loin l'arrivée de son fils. Dès qu'elle apercevait une petite caravane ou simplement deux hommes à cheval dans la plaine, le cœur palpitant d'espérance, elle les suivait des yeux à travers champs ou le long des sentiers ; mais lorsqu'ils étaient assez avancés pour qu'avec le secours de sa lunette d'approche elle eût pu s'assurer qu'ils lui étaient inconnus, elle était saisie de frissons, comme dans la première période de la fièvre intermittente, et quand elle revenait au logis, où elle trouvait presque toujours rassemblées quelques-unes de ses connaissances, il lui fallait faire de grands efforts pour prendre part à la conversation, et se montrer bonne et aimable comme à son ordinaire.

Deux mois s'écoulèrent de la sorte, et chaque jour avait emporté un lambeau de ses espérances, lorsqu'un soir qu'elle se disposait à faire sa promenade accoutumée, Rachel entra précipitamment dans sa chambre pour lui annoncer qu'Ismaël était de retour et qu'il ramenait le Français avec lui.

A cette nouvelle si désirée et si brusquement annoncée, Gertrude s'appuya sur le dossier d'un fauteuil, car ses jambes fléchissaient et elle avait de la peine à se soutenir.

« Qu'il vienne donc bien vite ! » dit-elle.

Au même instant François entra dans la chambre triste et abattu.

« Ce n'est pas lui ! » s'écria-t-il en se laissant tomber sur un siège.

Et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Mademoiselle de Roisé était demeurée immobile

(1) Cette mosquée, de forme carrée, surmontée d'un dôme et entourée d'arcades qui forment au second étage autant de petites chapelles cintrées ou voûtes ornées de sculptures, avait été appropriée depuis peu aux rites catholiques ; l'on y avait célébré pour la première fois le saint sacrifice de la messe le jour de Noël 1832.

et comme frappée de la foudre, la douleur du vieillard lui rendit le sentiment.

« Ce n'est pas lui, dites-vous ? et qui est-ce donc, mon pauvre François ? »

— Le sais-je ? répondit-il en essuyant du revers de sa manche deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues, le premier venu, un soldat quelconque et laid à faire peur ! Mon Dieu ! mon Dieu ! il n'y a qu'un imbécile, un juif, un mécréant comme Israël qui ait pu prendre un tel homme pour mon pauvre maître. Et dire que c'est moi, moi François, qui ai conduit à mademoiselle ce misérable juif, ce traître, ce Judas ! Moi qui donnerais mon sang pour mademoiselle !

— Calmez-vous, mon bon François, dit Gertrude, redevenue maîtresse d'elle-même, vous avez agi par un bon motif, et ce n'est pas votre faute si l'événement n'a pas répondu à votre attente. Allez me chercher Israël.

— J'aime à croire que mademoiselle ne va pas donner à cet abominable juif l'argent qu'elle lui avait promis ?

— C'est ce que je vais voir, dit-elle, et, suivant qu'il aura été trompé ou trompeur, je me comporterai à son égard. »

Presque au même instant deux hommes se présentaient à la porte de sa chambre ; l'un, maigre, étendu, la barbe longue et inculte, la tête chauve, le visage brûlé par le soleil. Il portait un pantalon garance souillé de poussière et percé aux genoux et une tunique en guenilles, restes d'un uniforme qui rappelait celui d'un sous-officier d'infanterie ; l'autre était Israël.

« Mademoiselle, dit le premier en s'avancant timidement, mais avec un air de franchise et d'honnêteté qui prévenait en sa faveur, je suis bien coupable envers vous, car je n'avais que trop compris, en lisant la lettre que le juif m'a remise de votre part, que ce n'était point à moi qu'elle s'adressait ; mais j'étais si malheureux, j'avais tant souffert déjà que je n'ai pu résister à la tentation de profiter d'une occasion si favorable pour échapper à mes persécuteurs. J'ai un père qui n'est pas riche, mais qui sacrifiera volontiers jusqu'à son dernier lopin de terre pour rembourser l'argent qu'a coûté ma délivrance, et sa reconnaissance et la mienne vous sont acquises à tout jamais.

— Monsieur, répondit avec douceur mademoiselle de Roisé, ne parlez point de remboursement, Dieu m'est témoin que je suis loin de regretter une dépense qui rend un fils à son père, un Français à son pays ; mais excusez moi vous-même de ne pouvoir retenir mes larmes en vous voyant. J'ai un neveu que j'aime comme un fils, est-il mort, est-il en vie ? Dieu le sait ! Depuis deux mois je vivais avec la pensée qu'il était encore de ce monde et que j'allais le revoir ; cette joie vient de m'être enlevée ; mais, si quelque chose peut adoucir le coup qui me frappe, c'est assurément la conviction d'avoir fait un heureux. Restez quelques jours dans cette maison, monsieur ; vous paraissiez souffrant et vous avez grand besoin de vous reposer ; les soins ne vous manqueront pas chez moi ; vous écrirez dans votre pays pour préparer vos parents à l'heureuse nouvelle de votre prochain retour ; vous réguli-

serez votre position auprès des autorités militaires ; vous me raconterez vos infortunes, et peut-être réveilleront-elles une espérance presque éteinte dans mon cœur, et me fourniront-elles quelques renseignements utiles, auxquels je pourrai devoir un jour la réalisation de mon vœu le plus cher. Oh ! s'il en était ainsi, ce serait bien moi qui serais votre obligée. Dites donc que vous me restez, monsieur, vous me ferez grand plaisir.

— Je dis que vous êtes un ange, mademoiselle, et que je suis trop heureux, répondit le sous-officier, très-ému de tant de bienveillance et de magnanimité.

— Voilà qui est convenu, dit-elle avec un doux sourire. Maintenant, à nous deux, Israël. »

Et elle emmena le juif à l'autre bout de la chambre.

« D'où vient, reprit-elle lorsqu'ils furent assez loin pour ne pas être entendus du Français, d'où vient que tu m'avais assuré que le prisonnier de Sidi-el-Arabi était à peu près de la taille de mon serviteur, quoiqu'il le dépasse de toute la tête ? la différence est trop grande pour que je puisse croire que tu ne l'aies pas remarqué.

— Ton serviteur m'ayant dit, lorsque je le vis pour la première fois, que le prisonnier devait être de sa taille, il n'eût pas été convenable de ma part de lui donner un démenti, répondit Israël sans se déconcerter.

— Est-ce aussi pour ne pas contredire François que tu as assuré que le prisonnier avait le visage ovale, le nez de longueur moyenne, les cheveux noirs, les yeux grands et bien fendus, tandis que celui que tu me ramènes a la barbe rousse, les yeux petits, et biefs, le nez long et recourbé, reprit mademoiselle Gertrude, qui comprenait que son vieux domestique avait été plus zélé que prudent dans sa première entrevue avec l'israélite.

— Tout cela m'avait paru tel que je t'en ai dit alors, répondit le petit juif. mais il arrive souvent des choses étranges dans ce pays ; les sorciers y sont bien puissants, vois-tu, souvent avec leurs sortilèges ils vous font voir le soleil pour la lune, un lion pour un chacal ; et d'ailleurs qui sait si la figure du Français n'a pas réellement changé depuis l'an dernier ? J'espère bien que Lella est assez juste pour ne pas vouloir retenir le salaire d'un malheureux père de famille, qui a six enfants à nourrir. »

Mademoiselle de Roisé hésita un instant, il était évident qu'Israël avait abusé de la simplicité de François pour se faire donner adroitement le signallement de son maître, afin d'être chargé d'une commission dont il espérait un fort bénéfice ; il répugnait à la noble fille d'entrer en contestation avec ce fourbe, mais elle réfléchit qu'il pourrait encore lui être utile. Elle lui dit donc :

« Je t'avais chargé de m'amener mon neveu et non un autre. Néanmoins, je t'abandonne les cinq cents duros que je t'ai donnés et j'en ajoute cent si le Français que tu as délivré n'a pas eu à se plaindre de toi. »

Le sous-officier interrogé rendit bon témoignage de la conduite d'Israël à son égard, et le juif, qui n'espérait pas faire si facilement accepter ses excuses, fit à mademoiselle de Roisé de nouvelles offres de service avec mille protestations de zèle.

XII

A peine l'Israélite fut-il parti, que François servit le repas. Le sous-officier n'osait point s'asseoir à la table de mademoiselle de Roisé, tout déguenillé comme il l'était, mais elle l'en pria de si bonne grâce, qu'il prit place à côté d'elle. Il y avait longtemps que le pauvre diable n'avait eu sa part d'un pareil régal, tout lui paraissait délicieux, et il mangeait avec un appétit qui amusait beaucoup Gertrude, elle qui goûtait à peine des mets qu'elle lui servait en abondance.

Après le dîner, la bonne demoiselle voulut elle-même conduire son hôte dans la chambre qui lui était destinée; c'était celle qu'elle préparait depuis deux mois pour son fils d'adoption, et ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur qu'elle y introduisit l'étranger; mais celui-ci ne devina point ce sentiment aussitôt réprimé. Il était, du reste, tout ébloui par ce qu'il appelait le luxe de cette chambre; il admirait ces carreaux de faïence vernie, ces meubles si reluisants de propreté, ces chaises de paille toutes neuves, ces murs badigeonnés de vives couleurs, et surtout ce petit lit bien blanc entouré de si jolis rideaux de mousseline! Il y avait si longtemps qu'il n'avait eu de draps, qu'il ne s'était couché dans un lit!

Mademoiselle de Roisé jouit quelques instants d'une satisfaction bien facile à comprendre, puis elle se retira en lui souhaitant une bonne nuit.

Descendue dans la cour de sa maison, où quelques-uns de ses amis ne devaient pas tarder à la rejoindre, elle remercia Dieu de lui avoir au moins accordé la faveur de sauver ce pauvre homme. Quelque grande et poignante que fût la déception qu'elle venait d'éprouver, ses peines n'étaient point restées stériles, elles avaient fait le bonheur d'un compatriote, la joie de toute une famille; puis ce voyage à Alger ne dû-t-il avoir que ce résultat, elle ne regretterait point de l'avoir entrepris. Grâce à l'énergie de son caractère, ou plutôt par une récompense du ciel, les événements de cette journée, loin d'avoir abattu son courage, semblaient au contraire lui inspirer une nouvelle ardeur; puisque ce pauvre militaire avait vécu deux ans en esclavage et avait pu ensuite en être arraché, pourquoi le même sort ne serait-il pas réservé à son cher Victor? Ce que le ciel avait fait en faveur de cet étranger, qui reposait avec tant de délices sous le toit hospitalier où elle avait espéré abriter son neveu, pourquoi ne le ferait-il pas de nouveau? Les dons des rois de la terre sont bornés comme leur puissance, car leur trésor s'amointrit dans la mesure de leur libéralité même; mais les trésors de Dieu ne s'épuisent point en se répandant sur les hommes, ils sont comme la flamme vive qui se communique d'une lampe à l'autre sans appauvrir son foyer; ce que Dieu a fait déjà il peut le faire encore, il peut le faire toujours!

Jamais les habitués de mademoiselle Gertrude ne l'avaient trouvée si animée, si jeune d'esprit, si naturellement éloquente que ce jour-là. Elle leur fit l'histoire de son cœur pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, leur raconta les événements de la veille, les réflexions qu'ils lui avaient sug-

gérées, et, quoique la plupart de ses amis fussent loin de partager ses nouvelles espérances, tous lui offrirent leurs services s'ils pouvaient lui être utiles.

Le lendemain matin le prisonnier délivré, qui se nommait Jacques Topart, trouva, près de son lit, du linge blanc et des vêtements convenables. Gertrude avait pensé à tout, avait pourvu à tous les besoins de son hôte. Le brave garçon était dans le ravissement; il se demandait s'il ne rêvait point comme l'homme du conte des *Mille et une Nuits*, et il avait peur de se réveiller bientôt sur la terre humide, sous la misérable tente, plus semblable à un chenil qu'à l'habitation d'une créature humaine, dans laquelle il avait couché si longtemps. C'était un brave militaire d'une instruction bornée, mais d'un esprit droit et d'un jugement sain. Son cœur était plein pour sa généreuse bienfaitrice d'une reconnaissance qu'il se reprochait de ne pas savoir témoigner, lui qui aurait volontiers exposé sa vie pour lui prouver sa gratitude.

« Comme vous voilà changé à votre avantage! lui dit Gertrude en l'abordant avec son bienveillant sourire; hier vous ressembliez un peu à un bandit de grands chemins, mais aujourd'hui vous avez tout à fait bonne mine.

— Grâce à vous, dit-il sans pouvoir trouver d'autres paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait.

— Venez vous mettre à table et déjeunons de bon appétit; vous me conterez ensuite vos aventures.

— Volontiers, si cela peut vous être agréable, quoique ce ne soit pas gai ce que j'ai à vous dire. »

Son histoire était bien triste, en effet, et bien propre à émouvoir tous les cœurs. Fait prisonnier dans un combat d'arrière-garde, avec plusieurs soldats de sa compagnie, il avait eu à souffrir toutes les injures, tous les mauvais traitements dont les Bédouins accablent les chrétiens tombés en leur pouvoir. La terre nue leur servait d'oreiller, la nourriture la plus chétive, une poignée d'orge ou de froment, un peu de lait aigre soutenaient seuls leur misérable existence; ils étaient assujettis aux travaux les plus pénibles, les plus humilians, et, lorsqu'ils ne parvenaient point à accomplir leur tâche, lorsque la maladie ou le désespoir les tenaient abattus et incapables de travail, les coups pleuvaient sur eux avec fureur. Leurs plaies n'étaient jamais pansées, la fièvre minait leur constitution. Dans le jour, le soleil les brûlait de ses feux, sans qu'ils eussent d'abri contre ses ardeurs; la nuit, ils grelotaient presque sur la terre humide, dans la méchante cabane, ouverte à tous les vents, où on les enfermait comme un vil troupeau.

Tous ses compagnons étaient morts l'un après l'autre de misère et de privations, et Jacques Topart aurait envié leur sort, s'il n'eût songé à son pauvre père, qui serait si heureux de le revoir, et s'il n'eût encore conservé l'espérance de pouvoir s'échapper un jour.

Ce récit fait très-simplement, mais avec cet accent d'inimitable vérité de ceux qui racontent leurs propres souffrances, fit répandre d'abondantes larmes à mademoiselle de Roisé, qui compatissait de tout son cœur aux malheurs de cet homme; mais en pleurant sur lui, elle pleurait surtout aussi sur son neveu; elle se demandait s'il n'aurait pas mieux

valu pour lui être tué sur le champ de bataille que de souffrir tant de maux.

Cependant le résultat de ses réflexions était toujours que, plus le sort des prisonniers était affreux, plus on devait travailler activement à leur délivrance; elle se rappela ces ordres religieux qui se consacraient jadis à racheter les esclaves, et, en comprenant la grandeur et l'utilité de leur institution, elle s'enthousiasmait au souvenir de leurs vertus.

Mademoiselle de Roisé conduisit elle-même Jacques Topart chez le gouverneur, et elle lui fit recommencer, en présence de tout l'état-major, l'émouvant récit de ses infortunes.

« Vous voyez bien, monsieur le maréchal, lui dit-elle, que l'humanité nous fait une loi d'employer tous les moyens possibles pour délivrer nos prisonniers.

— Vous prêchez un converti, mademoiselle, répondit le gouverneur. Dieu fasse que le lieutenant de Roisé soit encore de ce monde! et nous le sauverons, je vous le jure, l'eût-on emmené jusqu'au fond du désert. »

Le maréchal promettait plus qu'il ne pouvait tenir, mais il désirait sincèrement être utile à mademoiselle de Roisé, qu'il estimait profondément.

Jacques Topart, dont le temps de service était expiré depuis plus d'un an, passa quinze jours chez sa bienfaitrice; puis il s'embarqua pour la France, afin d'aller consoler son vieux père; mais il conjura

mademoiselle de Roisé de l'appeler auprès d'elle s'il était jamais assez heureux pour pouvoir lui être de quelque secours. Son départ laissa un grand vide dans la maison de Gertrude, elle s'était attachée à cet homme par les bienfaits dont elle l'avait comblé; les soins dont il était l'objet fournissaient un aliment à son besoin de dévouement et d'activité; puis sa présence était une preuve palpable de la possibilité de délivrer Victor de l'esclavage.

Sur ces entrefaites il arriva une lettre d'Evaux. Elle était du curé de la paroisse; le vénérable pasteur ne croyait pas devoir laisser ignorer plus longtemps à mademoiselle de Roisé que la santé de sa nièce donnait de sérieuses inquiétudes, non pour sa vie, mais pour sa raison; il lui mandait que le prompt retour d'une tante chérie pourrait seul peut-être conjurer le malheur qui menaçait la pauvre jeune femme.

Une douleur profonde saisit le cœur de Gertrude à cette nouvelle inattendue.

« J'aurais dû le prévoir, se disait-elle, j'aurais dû le deviner en lisant ses dernières lettres. »

Elle se reprochait comme un crime d'avoir abandonné Elisabeth.

« Je retournerai en France, répéta-t-elle à plusieurs reprises, je m'établirai à Sancy, que je n'aurais peut-être jamais dû quitter! »

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Plaisirs de l'hiver et plaisirs du printemps.

Compositions nouvelles.



ÉCÉMBRE nous convie à tous les plaisirs du monde; Mai nous invite à toutes les fêtes de la nature. De son ample manteau ouaté, le vieil hiver laisse tomber mille trésors qui font la joie des élégants, des curieux et des coquette. Les premiers parfums de l'aube printanière font éclore mille poèmes charmants, dont s'enivrent les simples, les rêveurs et tous les ennemis de la foule. La moitié du monde aime la saison des frimas, l'autre la saison des pâquerettes. Il s'agit de savoir quelle est la meilleure de ces moitiés? Établisons un bilan comparatif.

Nous sommes en plein mois de janvier. Dans les

rues, le vent souffle, la pluie tombe, la fange inonde les trottoirs. Au logis, le feu flambe; on lit au coin de l'âtre son journal ou son roman. — Fermez donc cette porte! dit brusquement un grand-père, qui craint les douleurs rhumatismales. — Déjà midi, et la couturière n'est pas venue! s'écrie avec humeur la maîtresse de la maison. — Chère mère, hasarde calmement une jolie fille de quinze ans, si je m'extermine pendant deux heures à étudier cette sonate, j'aurai, ce soir, l'air maussade et la figure tirée. — On sonne; c'est le jour des réceptions hebdomadaires. Entre une dame, qui reste une heure à parler de toilettes, de matinées musicales, de brochures nouvelles et de bals en perspective; elle sort, et d'autres visiteurs lui succèdent. Toilettes, matinées musicales, brochures nouvelles, bals prochains, le tout envisagé sous des points de vue différents, tel est le vocabulaire invariable qui se répète à chaque nouvel arrivant. Enfin, la couturière fait son entrée triomphante! Fièvre de son œuvre, elle essaye la robe. C'est une perfection, une va-peur, un souffle! La gaze, les fleurs, les rubans, tout

s'y entrelace d'une délicieuse façon. Quel effet produira Madame! C'est la phrase traditionnelle de toute camériste bien dressée. Vient l'heure du dîner. Personne ne mange : la préoccupation enlève l'appétit : l'attente serre l'estomac. Grand brouhaha! le coiffeur s'annonce; on passe dans le cabinet de travail, car c'est un rude travail que de coiffer une femme à la mode par le temps qui court. Cette fois, l'homme de l'art ne semble pas en bonne disposition; il a les mains gelées et l'imagination engourdie. Il ne comprend rien de ce qu'on lui explique. Trois fois il met et retire l'infortuné chignon qui doit attirer les regards de cent cinquante admirateurs. La victime a la tête jonchée de fleurs et criblée d'épingles. Enfin la séance est levée. Un des grands actes de la soirée se prépare : on devine qu'il s'agit de la toilette. On s'emprisonne les pieds dans d'étroits souliers qui semblent prêts à éclater au premier pas. La femme de chambre a une terrible mission; elle doit déposer le tablier de jaconas pour s'armer de la palette du peintre de genre. D'une peau d'Andalousie il faut faire une peau d'Anglaise; d'un teint mat il faut faire un teint rose. Les épaules, le cou, les oreilles, le visage, et jusqu'aux mignonnes fossettes du menton, tout doit se teinter, s'harmoniser, se fondre avec un art de miniaturiste. Le tableau est achevé; le blanc, le rouge, le bleu, le noir, font un effet merveilleux : c'est une peinture réussie. Ici commence le rôle du corset : estomac brisé, taille de guêpe! Supplice horrible, mais triomphe éclatant, telle est la devise de ces martyrs des salons. Enfin, la robe, à la fois splendide et vaporeuse, flotte sur la crinoline; mille épingles sournaises se cachent sous ses replis onduleux; le ban et l'arrière-ban des hôtes de la maison sont convoqués. Un hurra d'enthousiasme s'échappe de toutes les bouches. Madame est charmante! madame est divine! madame sera la plus belle! Pour entendre cette dernière phrase, l'élégante la plus hautaine daigne admettre, dans le cénacle intime, toute la pléiade de la domesticité. Il fait un froid de loup; le vent souffle toujours. La toilette est si fraîche et si diaphane qu'une mouche la fanerait en s'y posant, à plus forte raison une pelisse ouatée. Non, point de ces vêtements épais; le vieux proverbe n'a pas tort : Il faut souffrir pour être belle.

Mais voici l'heure solennelle, l'heure des émotions, l'heure du bal! Dieu, quelle foule! quel encombrement! quelle chaleur! Où s'asseoir, où se réfugier? Les salons sont envahis; on fait le siège des fauteuils et des banquettes. C'est affreux, c'est pitoyable; c'est souverainement ridicule d'inviter plus de monde que les appartements n'en peuvent contenir! C'était bien la peine de dépenser 600 francs pour une toilette qu'il est impossible de distinguer au milieu de ces flots humains! Il n'y a que les femmes géantes qui puissent s'apercevoir. Si j'avais mis une robe cerise et un corsage jonquille, j'aurais, certes, produit plus d'effet qu'avec une tenue de bon goût. La première fois, à la place d'un buisson, ce sera un obélisque que je ferai poser sur ma tête. Cependant quelques cavaliers se sont présentés. Un secrétaire d'ambassade très-gourmé, un poète enthousiasmé de ses sonnets, un membre du Jockey-Club, qui s'extasie sur les plaisirs du turf, et un collégien en congé. Toilettes, matinées musicales, livres nouveaux, bals en perspective, telle

est, le soir comme le matin, l'éternelle rengaine des dialogueurs.

Quelques gouttes de transpiration qui perlent à l'implantation des cheveux forcent l'héroïne à s'essuyer le front. O neige immaculée! pourquoi fonds-tu si vite? Pourquoi laisses-tu apercevoir la terre aride que couvraient tes flocons argentés? Bonté divine! l'énorme poids du chignon d'ébène a failli se détacher, comme un bloc, de la nuque où il est retenu capotif. O coiffeur stupide! ô mécompte de la contrebande, vite ma voiture! Je ne resterai pas une minute de plus dans ce gouffre! Au vestiaire, on se pousse, on se heurte. Il faut attendre, en frissonnant, l'un son manteau, l'autre sa mante. Sous le vestibule, nouvelle station; la voiture, forcée de prendre la file, oblige les petits pieds à s'engourdir de froid sur les dalles. Pauvres épaules grelottantes, pauvres parures défraîchies, pauvres bouquets desséchés, vous voici, comme celle qui vous porte, gémissant de vos illusions perdues!

Ouff!... quel supplice que ces lacets! Rosine, brisez-les, coupez-les, s'il le faut, pour m'en débarrasser plus vite. Ah! que les pantoufles me semblent bonnes! Retirez donc bien vite ces épingles, qui me piquent la tête depuis dix heures. Cet ignoble chignon pèse au moins deux livres; je ne le porterais pas cinq minutes de plus. Enfin, me voici donc libre, à mon aise, heureuse de ne plus souffrir! Bonsoir!

Et l'on se met au lit, mais de sommeil point ou peu. Le bruit de l'orchestre vous poursuit; la pensée s'acharne à évoquer les images de ce qu'on a vu; les membres sont douloureux, les nerfs malades; et, si l'on parvient à dormir quelques heures, c'est pour se réveiller avec la migraine et le rhume de cerveau.

Alors un horrible chaos apparaît à vos yeux. Ici, c'est l'ample crinoline, là les jupons et le corset; sur cette chaise des bas de soie, sur cette autre les dentelles; la cheminée est devenue une espèce d'étalage de marchande à la toilette, où se mêlent les cheveux postiches, les épingles, les bracelets, les diamants et les fleurs fanées. Trois meubles sont dissimulés sous l'incroyable ampleur de la robe; le tapis est jonché de toutes sortes de choses qu'on a jetées avec impatience: l'éventail, les chaussures, le mouchoir, les gants, enfin mille brinborions de la parure. Quel réveil! et, comme la fortune ne dispense pas une maîtresse de maison d'avoir de l'ordre, il faut se résigner à une besogne de rangement ou de surveillance qui devient une nouvelle fatigue.

Dans toutes les classes de la société, des plus humbles aux plus élevées, voilà le bal. Rien de plus, rien de moins. Et cependant toutes les femmes adorent le bal!

Le concert et le spectacle offrent des distractions plus substantielles, lorsqu'on entend de bons artistes et lorsqu'on voit de bonnes pièces. La mémoire, du moins, en peut garder quelque chose. Certaines réunions où l'on fait de vraie musique suffisent pour vous dédommager des heures d'ennui et de déceptions. Mais qu'elles sont rares, bon Dieu! et combien en peut-on compter pendant les six mois de la saison froide?

A présent, passons au budget du printemps. Quoi que vous en puissiez dire, danseuses mutines, celle-là est bien plus jeune, bien plus coquet, bien plus aimable que celui que vous regrettez.

Montons en chemin de fer, puisqu'on ne connaît plus que par tradition ces bonnes vieilles diligences, qui nous permettaient d'admirer avec détail les sites pittoresques de nos traversées lointaines. Nous sommes en mai, le mois des fleurs, et cependant la poussière étale, sur nos vêtements, ses nuages de molécules grises. De nombreuses fabriques, rapprochées les unes des autres, versent sur la voie ferrée l'épaisse fumée de leurs cheminées gigantesques. On arrive aux fortifications, tristes enceintes de pierre qui font songer aux invasions; puis se montrent des plaines arides, semées de chantiers monotones. Tout ceci sent la civilisation industrielle. C'est le bruit, le travail et l'argent; encore quelques lieues, et nous apercevrons de frais paysages, de grands arbres et de vastes collines. Enfin, nous y voici! Quel rayonnement! quelle douce senteur dans l'air frais du matin! quel bon soupire de satisfaction on laisse échapper de sa poitrine! Dans l'hiver, les voyageurs ont l'air grognon; dans l'été, ils ont l'air heureux. Le sourire est sur toutes les lèvres, comme la lumière est dans toutes les choses. Ce n'est pas encore une quiétude douce et profonde qui prend possession de nous, mais c'est une attente indicible qui fait rêver et chanter toutes nos facultés poétiques. Encore quelques heures, et nous foulerons, de nos pieds impatients, les frais gazons, auxquels les premières pousses du printemps donnent la couleur de l'émeraude. Avenues majestueuses du parc ou modestes sentiers de la maisonnette, tout est pimpant, fringant, charmant. L'âme se baigne dans ces parfums de fleurs et de brises. Hélas! la fatigue du voyage nous contraint au repos. O! demain, nous l'attendons avec fièvre!

Et demain se lève à peine, que déjà les jalousies se tirent, et que le cœur se mêle à toutes les fêtes de la nature. Là, sur la gauche, un peu au-dessus du moulin qui chante sous les saules, le campanille d'une église de village se dessine dans l'éther vaporeux du matin. Ici, sur la droite, une petite rivière limpide, qui se roule, comme un serpent argenté, à travers les prairies en fleurs, réfléchit les premiers scintillements du soleil. L'air est plein de suaves émanations; partout le feuillage est humide de rosée. A l'entrée de la passerelle qui joint les deux rives, une fille des champs s'est assise; elle a posé à terre la moisson d'herbe odorante dont ses robustes épaules étaient chargées; elle chante, et le moulin l'accompagne.

Deux grandes vaches fauves, tigrées de brun, hésitent à s'aventurer sur les poutres vermoulues du pont rustique. Plus loin, la fumée d'un chaume s'élève entre de jeunes noyers et les pampres naissants d'une vigne sauvage. On aperçoit, à quelques pas de la maisonnette, une vieille paysanne qui lave des paniers d'osier dans un ruisseau. Plusieurs hommes se rendent aux champs, armés de hoes et de faucilles; et tout là-bas, derrière le hameau, une chaîne de collines enveloppe de sa ceinture bleuâtre tous ces jolis caprices de la campagne, comme si Dieu avait voulu les enclore, les cacher et les bénir au fond de ce val poétique.

Au milieu de tout cela, les oiseaux chantent, les eaux murmurent, les fleurs s'entrouvrent, le soleil resplendit. Quel calme bienfaisant! quel silence plein de bruits mélodieux! O douce et sereine nature! tableau que le pinceau ne reproduit pas, sources d'émotions que le poète ne peut décrire, n'êtes-vous pas

la plus splendide manifestation de la puissance du Créateur?

Et l'on veut, comme le laboureur qui ouvre le sillon, comme l'enfant qui coupe le trèfle embaumé, on veut courir les bois et les guérets; et l'on suit, à travers les haies d'aubépine, des chemins juchés de pâquerettes. Une fauvette s'élance d'un buisson; un nid est caché là, sur la pointe flexible du rameau; on y plonge une main curieuse. Quatre pauvres oisillons attendent l'aile de leur mère explorée, et l'on se sauve sans bruit, pour ne pas inquiéter plus longtemps ces doux amours enfouis sous la ramée.

Un grillon traverse le sentier; un bouton d'or a poussé entre deux cailloux de l'ornière. On se détourne pour n'écraser ni l'insecte ni la fleur, car les influences de la campagne rendent bon et secourable. La vanité, cette sorte conseillère, n'a rien à faire dans ces agrestes solitudes. La jalousie n'a pas où se prendre, la raillerie ne vient plus aux lèvres, l'amour-propre a honte de lui-même. Il se fait en nous un apaisement soudain de tout ce qui est impur ou mauvais. La pensée, recueillie, descend vers le passé, embrasse le présent, s'élance dans l'avenir, tout cela avec un charme empreint de tendresse et d'espoir.

Ces grâces de la nature, si suaves et si pénétrantes, endorment les douleurs, éteignent les ambitions et font monter l'âme vers Dieu; elles semblent posséder un fluide plein d'irrésistibles attraits; elles vivifient ce qu'il y a de sain, de religieux, de meilleur en nous; elles nous forcent à comparer ce qui se passe dans les salons bruyants et ce que l'on rencontre dans les retraites paisibles. Alors les faussetés, les inquiétudes, les coquetteries, les besoins et les puérilités de la vie active nous apparaissent comme des abîmes que nous sommes étonnés d'avoir pu franchir.

Quand vient le soir, d'autres émotions d'un ordre plus élevé succèdent aux émotions du jour. Les insectes se cachent sous l'herbe, les oiseaux se taisent dans les taillis. Tout dort, mais quel monde nouveau surgit à nos regards! Ces globes lumineux, qui roulent dans l'espace, n'ont certes pas été créés pour l'unique plaisir de nos yeux... Retrouverons-nous, là-haut, ceux que nous avons aimés? *O altitudo!* disait saint Paul; ô profondeur!

Quel magique spectacle! quelles pensées profondes et multiples il éveille dans notre esprit! Quelle grandeur humaine atteindra ces splendeurs célestes? Quels phénomènes de notre terre pourront se comparer à ces innombrables foyers des cieux? L'âme est écrasée de son infériorité devant ces insondables, mais sublimes mystères! Ce qu'on y lit en lettres de flammes, c'est la puissance de Dieu. Alors, la prière monte aux lèvres, les désirs s'épurent, les idées s'élargissent, et l'homme, anéanti dans son orgueil, demande au souverain des cieux, pour l'éclairer dans ses chemins obscurs, le triple flambeau de la foi, de l'espérance et de la charité.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les œuvres musicales publiées nouvellement. Nous n'entendons parler que de celles dont le mérite est réel, et dont le succès a récemment retenti dans le monde artistique.

— *Le Caprice villageois*, de A. Mansour, morceau très-applaudi et fort demandé, composition à la fois sérieuse et charmante, que nous ne craignons pas de

nommer une page de maître, est une œuvre de style dont nous recommandons l'étude à nos lectrices.

— *Cotinet à la cour*. Ce chœur de Grétry est une des plus belles inspirations du célèbre compositeur. E. Ketterer l'a simplement transcrit, et, vers la fin seulement, s'est permis une légère variation. On comprendra l'allure calme de cette transcription où les effets sont rares, où il faut éviter la manière, et qui, comme l'indique l'auteur, doit être exécutée avec beaucoup de rythme. La petite variation finale est un murmure que les doigts interpréteront avec une discrétion excessive.

— Puisque nous avons nommé Ketterer, ajoutons ici que sa fantaisie sur le *Noël* de Ferdinand Lavaine, est une œuvre importante, un peu sévère sans doute, mais qui offre aux pianistes un excellent sujet d'étude. On en appréciera les développements, le caractère élevé et religieux ; on remarquera l'habile progression d'effets que le pianiste a su ménager avec cet art qui ne lui fait jamais défaut.

— *Confidenza*, par E. Mangin, premier prix de piano et premier prix d'harmonie, *Confidenza*, disons-nous, est une romance sans paroles, dont nous trouvons le sentiment exquis. Elle se termine par un *pianissimo* dont la persistance est délicate d'expression.

— Nous avons parlé, le mois dernier, de la première mazurka de H. Litoiff : la deuxième vient de paraître. Musique originale, difficile, mais très-séduisante pour les vrais musiciens. Cette deuxième mazurka est, sous le rapport mélodique, supérieure à la première ; la troisième, qui paraîtra le mois prochain, est, selon nous, encore plus remarquable.

— *Havaneras*, par J. Biscarri, est une de ces capricieuses et humoristiques inspirations de la muse espagnole qu'Yradier a mises à la mode en France. Pour bien exécuter cette danse havanaise ; il ne faut pas la jouer trop vite. Il est absolument nécessaire d'en comprendre le caractère ; une fois ce caractère bien saisi, l'exécution va de soi, car les difficultés de mécanisme y sont peu de chose.

— *Chanson de jeune fille*, par M^{me} Marie Darjou, dont les compositions ont un cachet de véritable élégance. On pourra l'apprécier dans cette fraîche bluette, mélodie en *si majeur*, qui n'est difficile ni à comprendre ni à exécuter. Il ne faut, pour cela, que de la délicatesse, tout en sachant bien faire vibrer le chant.

— *Les Petits Oiseaux*, de J. Schiffmacher, page originale et imitative, est, en même temps, un joli morceau d'exécution, une bonne étude. L'idée est capricieuse autant que les détails. Toutes les nuances, toutes les indications sont indispensables à observer dans cette poétique inspiration, recueillie évidemment sous l'impression toute fraîche d'un aimable souvenir.

— *Fantaisie facile, sur Don Juan*, par H. Valiquet, nouveauté toute récente, musique enfantine, très-facile. Trois des plus célèbres mélodies de l'œuvre de Mozart forment la bluette : *Batti, batti*, puis *La ci darena*, délicatement transcrits et couronnés par l'air entraînant de *Don Juan*, qui fournit deux pages brillantes.

— *Fleurs d'Andalousie*, par Arban, est une valse française, qui joint à l'esprit national l'élément rêveur de la valse allemande : belle musique, grand succès.

Toutes ces œuvres sont publiées par la maison Gi-

rod, 16, boulevard Montmartre, où se trouvent aussi les bureaux du journal *le Moniteur des pianistes*, excellente feuille, dont M. Girod est lui-même directeur.

— Un recueil utile, intitulé *Cours de piano élémentaire et progressif*, par F. Dumont, vient d'être mis en vente chez l'éditeur Colombar. Cet ouvrage comprend des exercices d'agilité ; des études primaires, élémentaires, rythmiques, mécaniques et mélodiques. C'est un des plus complets de l'époque.

— Au *Ménestrel* on publie, en ce moment, les nouvelles fantaisies de Clérambault, un auteur distingué, *L'Écho des Montagnes*, *les Cloches de l'Angélus*, *Nocturnes*, et *Pendant les Veillées*, sont les pages les plus saillantes de la collection.

Sans consacrer beaucoup de place à la revue des œuvres pour chant et piano, nous pensons être agréable à un certain nombre de lectrices en leur indiquant quelques morceaux de choix, à la portée de la jeunesse.

C'est en première ligne qu'il faut placer le charmant recueil de M. A. Rocheblave. Il se compose de six rondes faciles, fort heureusement inspirées par les délicates poésies de madame Adam-Boisgontier, qui a su réunir à la fois dans ces six petits poèmes, l'élégance, la grâce, la finesse, au sentiment de la morale. La musique, écrite avec beaucoup de tact pour de jeunes voix, est mélodieuse et fraîche comme les paroles. Rien de plus convenable et de plus gracieux à mettre sous les yeux des jeunes filles, que ce joli album, dont voici les titres :

1. *Les Bois* ; 2. *Fleurttes* ; 3. *Le Batelier* ; 4. *La Demande en mariage* ; 5. *Prenez garde* ; 6. *La petite Paille*, que l'on peut se procurer ensemble ou séparément, chez l'éditeur Avrillon, rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 9.

— Un très-beau recueil de 30 cantiques vient de paraître chez Gavrin, au Palais-Royal : *Les Roses de Marie*, à deux, trois et quatre voix, sans accompagnement, composés par le révérend père Schubiger, maître de chapelle de l'abbaye de Einsiedeln, sur des paroles de Crevel de Charlemagne.

— Pour paraître prochainement, chez le même éditeur : *Les Femmes de Shakspeare*, six airs pour soprano ou mezzo-soprano, paroles de A. Du Camp, musique de Luigi Bordèze.

MARIE LASSAVEUR.

Mademoiselle Chardon donnait dernièrement une matinée musicale ; la première partie, avec le concours de ses élèves, et la seconde, avec celui de M. Téliński, de l'Opéra, qui a joué avec son talent accoutumé ; de la gentille madame Camille Gontier, de l'Opéra-Comique, qui chante la Saltarelle de *Fior d'Aliza* comme si ce terrible morceau n'exigeait pas de véritables tours de force, et de M. Atoux, qui a dit élégamment un fort joli apologue en prose.

Un délicieux morceau de D-houx a été joué par mademoiselle Chardon, avec infiniment de goût et de brio, et une romance de Rocheblave — père et fils, — a été dite également par elle avec un sentiment parfait.

Adressons un éloge mérité à mademoiselle Chardon ; ses nombreuses élèves font de remarquables progrès ; le style et la netteté que nous avons remarqués chez presque toutes, dénotent un excellent enseignement.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Du ne te figures pas, ma Florence, quelles merveilles on nous prépare pour le 1^{er} avril 1867 ; car c'est le 1^{er} avril, paraît-il, que doit décidément s'ouvrir la fameuse Exposition universelle.

Ah Dieu ! que ce sera beau, si tout ce que l'on dit est vrai ! Tu viendras voir ces merveilles, n'est-ce pas, amie ? Nous nous promènerons ensemble sous les ombrages de ces jardins féeriques que l'on nous promet ? Ensemble nous applaudirons les artistes que tous les pays enverront au *grand théâtre international* ; nous rencontrerons des Abyssiniens, des Cafres, des Siamois, des Lapons, comme on rencontre aujourd'hui des Anglais et des Allemands sur nos boulevards, et ces types, si différents des nôtres, nous sembleront, à coup sûr, bien inférieurs à notre type européen ! Mais nous le dirons tout bas... par modestie et par politesse ! Il est vrai que ces étrangers pourront nous rendre la pareille, et, à l'instar des Japonais, de spirituelle mémoire, faire une critique mordante — et véridique — des Parisiennes d'aujourd'hui !

Et puis nous rirons aux exploits des clowns anglais et des marionnettes napolitaines comme nous rions devant le célèbre Guignol des Tuileries, alors que nous avions l'âge des abonnées de la *Poupée modèle*. Nous goûterons même, si bon te semble — ce dont je doute ! — la cuisine des Arabes, des Hottentots et des Chinois, car on nous annonce des restaurants de tous les pays.

Mais au fait, que t'importe aujourd'hui ce que nous ferons encore ? N'avons-nous pas le temps d'y penser d'ici au mois d'avril 1867 ? Il serait plus sage, je crois, de te raconter de point en point ma journée, et de te répéter, sans commentaires, tout ce qu'un ami complaisant a bien voulu me dire sur cette immense Exposition dont on s'est tant préoccupé depuis quelques mois.

Donc, cette après-midi, vers deux heures environ, Adrienne m'arriva.

« As-tu du temps à perdre ? dit-elle ; je t'emmène faire une excursion qui t'intéressera très-certainement.

— Du temps... pas trop !... mais c'est égal, je prends congé !... car avec vous, madame, perdre son temps c'est toujours jouer à qui perd gagne.

— Trop aimable, en vérité, mademoiselle !... fit Adrienne, accompagnant cette exclamation moqueuse d'une révérence à n'en plus finir. Mais ne commençons pas à dissiper ces précieux loisirs aux bagatelles de la porte. Mets ton chapeau et parlons vite. La voiture nous attend en bas. »

Remarque, en passant, que notre modeste Adrienne, à l'encontre de bien des gens que je connais (et toi au-si peut-être), ne dit jamais en parlant des choses qui lui appartiennent : *mon, ma, mes*, mon équipage, ma maison, mes domestiques ! — On jurerait, au soin qu'elle met à éviter ces locutions, toutes naturelles cependant quand on n'y attache pas une pensée de mesquine vanité, qu'elle est honteuse d'avoir été traitée, par le bon Dieu, plus généreusement que beaucoup d'autres.

« Ah ça, où allons-nous ? lui demandai-je quand je fus installée d'un moment à côté d'elle, dans son joli coupé vert.

— Au Champ-de-Mars ; j'ai une course à faire dans ce quartier et j'ai pensé que tu ne serais pas fâchée de profiter de l'occasion pour voir à quoi en sont les gigantesques travaux qu'on y a commencés pour l'exposition universelle.

— Oh ! la bonne idée, et que tu es gentille d'avoir songé à venir me chercher ! moi qui voulais justement parler de tout cela à Florence et qui notais à son intention tout ce que j'entendais dire au sujet de cette future exposition ! — Du moins, grâce à toi, je pourrai lui en parler avec connaissance de cause.

— Tu ne verras pas grand'chose encore, je suppose : des blocs de pierre, des terres bouleversées, des charpentes informes, qui doivent donner au Champ-de-Mars l'aspect d'un véritable chaos...

— Oh ! j'aperçois déjà tout cela !... on dirait des montagnes, des ravines, une mer pétrifiée, selon l'expression très-juste d'un journal que je lisais il y a quelque temps.

— Eh ! mais, elle fume cette mer ! voici un nuage de vapeurs blanches et grises qui s'en échappe.

— Ce sont les machines servant à transporter les matériaux. Mon Dieu ! que d'ouvriers !... une vraie fourmilière ; au moins deux mille...

— J'ai entendu parler de 1,500.

— Et des curieux, des curieuses !... encore plus que de travailleurs !...

— Ceci n'a rien qui doive t'étonner ; de tout temps, en ce monde, les gens réellement utiles ont été moins nombreux que...

— Les badauds !...

— C'est cela même. — Descendons-nous pour essayer de voir de plus près ?

— C'est que... tu es certainement un chaperon fort respectable... mais... deux jeunes femmes seules... au milieu de tout ce monde...

— C'est vrai, je ne réfléchissais pas. J'aurais dû prier mon mari de nous accompagner. — Comment faire, à présent ?

— Ne t'en inquiète pas, nous voilà sauvées ! — J'aperçois là-bas le père de Lucie et de Marie ; il est toujours partout où il y a des constructions en train ; tâchons de le rejoindre, il nous servira de protecteur et de cicérone.

— Ce sera peut-être indiscret ?

— Je te réponds que non. M. C., en sa qualité d'ancien architecte, passe sa vie à inspecter, en souvenir de ses occupations d'autrefois, les changements qui s'opèrent, de droite et de gauche, dans notre grand Paris. Il nous donnera donc tous les renseignements que nous pouvons désirer et, de plus, sera enchanté de cette bonne occasion d'utiliser ses connaissances. »

Adrienne ne résista pas davantage, et nous fûmes bientôt près du père de nos amies. J'avais deviné juste. M. C. fut ravi de nous rencontrer et si flatté de nos questions qu'à peine lui eûmes-nous présenté notre requête, il se lança à pleines voiles dans le sujet proposé.

« Savez-vous, nous dit-il, que, grâce au choix que l'on a fait, pour l'exposition, du Champ-de-Mars, utile seulement jusqu'ici aux manœuvres militaires, voici tout un quartier transformé ! L'aspect en a déjà changé. C'est un coup de fortune pour les propriétaires, car les terrains ont doublé, triplé, quadruplé de valeur et on se les arrache, pour élever de toutes parts des bâtiments publics et particuliers.

— En vue de l'exposition ?

— En vue de l'exposition. On en fera des hôtels, des restaurants, des maisons meublées, que sais-je, moi ? Il faudra bien trouver de quoi loger et héberger les milliers d'étrangers qui nous arriveront de tous les points du globe ; j'ai même entendu parler d'une villa de plaisance entourée de jardins et de fleurs, d'où l'on dominerait tout le Champ-de-Mars, et qu'une compagnie industrielle élèverait provisoirement sur les hauteurs du Trocadéro. Mais, quelque chose qui ne sera pas provisoire, c'est le système de souterrains qu'on vient de construire sous le palais de l'Exposition pour l'écoulement des eaux et la conduite du gaz. Grâce à ce système qui survivra à l'exposition, le Champ-de-Mars, privé jusqu'à présent d'eau et de lumière, sera désormais éclairé, assaini, aussi bien que les parties les plus fréquentées de la capitale. Oh ! oui, je le répète, c'est un immense bienfait pour le quartier de Grenelle et du Gros-Caillou, que le choix de cet emplacement.

— Sans contredit. Mais bien des quartiers de Paris seront, il me semble, très-éloignés de cette exposition, objecta timidement Adrienne.

— Et puis, comment trouver facilement des moyens de transport, ajoutai-je, alors qu'il y aura tant de monde à diriger sur un seul point ? Cela coûtera les yeux de la tête, car la spéculation s'en mêlera.

— Rassurez-vous, belles dames ! Les spéculateurs, il est vrai, ne resteront pas étrangers au voyage du Champ-de-Mars, mais ce sera pour le rendre facile au plus grand nombre, et surtout peu coûteux. On parle de charmants petits bateaux à vapeur destinés à conduire par eau, promeneurs et promeneuses, au palais de l'Exposition. On prolongera aussi le chemin de fer américain sur la rive droite, et on en établira peut-être un nouveau sur la rive gauche ; on ajoutera des embranchements à certaines gares de la banlieue pour le transport des voyageurs à ce rendez-vous universel.

— Me voilà complètement rassurée, monsieur. Et encore n'avez-vous pas compté, parmi ces moyens de transport, les omnibus et les voitures publiques qui nous rendent de si grands services à l'heure actuelle.

— Voulez-vous que nous nous approchions un peu plus des travailleurs, maintenant ? Voyez, on entrera dans l'enceinte de l'exposition par huit portes différentes. Et que d'enchantements dans cette enceinte ! Autour du corps même de bâtiments renfermant les chefs-d'œuvre d'industrie des peuples les plus avancés et les informes essais des plus arriérés, — ce corps de bâtiment couvrira 14 hectares ! — régnera une galerie de pourtour qui constituera une immense promenade circulaire et couverte, bordée d'établissements de toutes les nations : tavernes anglaises, restaurants et cafés français, italiens, allemands, chinois, etc. Autour de cette galerie, un parc, sillonné d'un cours d'eau, déroulera ses pelouses et ses ombrages, lesquels ombrages abriteront des spécimens des diversissements populaires en honneur chez chaque peuple : clowns, marionnettes, ombres chinoises, guignols et gringalets, vaudevilles et pantomimes, danses et chansons, escamoteurs en plein vent, bohémiens, bohémiennes, il y aura de tout ! — On trouvera même dans cette enceinte cosmopolite un théâtre, unique en son genre, où seront représentés les chefs-d'œuvre dramatiques et lyriques de tous les pays. Vous figurez-vous, dans une même soirée, des spectateurs enthousiasmés applaudissant une comédie de Molière, frémissant à un drame de Shakespeare et se pâmant d'aise aux roucoulements d'une diva italienne ? Et le plus joli de la chose, c'est qu'un chemin de fer complaisant, attendra patiemment la fin de la représentation pour reconduire chez eux les amateurs de ce spectacle original.

— On m'avait dit, fit Adrienne, que l'on trouverait dans ce parc des fermes anglaises, françaises, autrichiennes, et des usines qui fonctionneraient devant le public.

— On vous a dit vrai, madame. Du moins, on me l'a affirmé comme à vous... mais, il ne faut jamais, par prudence, croire que la moitié des on-dit. On m'a donc affirmé qu'il y aurait ici, non-seulement des fermes avec leurs étables, leurs écuries, leurs laiteries, leurs machines agricoles et leurs serviteurs en costumes nationaux, mais encore une distillerie pour les alcools, une usine à chocolat, un atelier de pho-

tographie où les opérations de laboratoire, cachées d'ordinaire au public, auraient lieu sous les yeux de tout le monde; une parfumerie où l'on élaborera les senteurs des tubéreuses et des jasmins cueillis par les propres mains des promeneurs; un moulin à vent qui fournira aux boulangers et aux pâtisseries établis dans la galerie circulaire la farine nécessaire à leurs travaux. Il y aura un phare qui projettera, le soir, une vive lumière électrique sur toute l'étendue du Champ-de-Mars; un observatoire où l'on fera des expériences à l'aide des principaux appareils de physique connus, un campanile monumental ayant une horloge pourvue de ses cloches et de son carillon. Il y aura des mines métallurgiques ouvertes aux curieux, des jardins d'hiver et d'été ornés, à la grande jubilation des horticulteurs de tous les pays, des plantes exotiques et indigènes; des kiosques, des jets d'eau, des bosquets, des treillages en usage chez les différents peuples. Des aquariums monstres permettront aux amateurs de pisciculture et d'autre chose de contempler à loisir les thons, les morues, voire même les requins se livrant à leurs ébats, gracieux peut-être, mais en général peu connus du vulgaire. Bref, on verra dans quelques mois, à la place du tohu-bohu qui nous entoure, le spectacle le plus nouveau, le plus pittoresque, le plus original, le plus singulier, le plus animé qui se puisse rêver; un spécimen complet, universel de tous les types humains, de tous les costumes, de toutes les habitudes qui existent à la surface du globe.

— Nous voyons par avance, en imagination, ces belles choses, monsieur, grâce à vos complaisantes explications, dit obligeamment Adrienne; et nous vous sommes mille fois reconnaissantes d'avoir su rendre notre promenade si intéressante et si profitable.

— Comment! vous partez? j'aurais pourtant une foule de particularités encore à vous décrire! fit M. C. que notre silence attentif avait enchanté.

— Vous nous les décrierez demain, à la maison, en venant chercher vos filles qui passent la journée avec moi, répliqua Adrienne lui tendant avec grâce sa petite main gantée. Aujourd'hui le devoir me rappelle au logis. Je t'y emmène, Jeanne?

— Oh! non, merci, je vais écrire à Florence. Je craindrais trop, en ne lui racontant pas tout de suite notre promenade, d'omettre quel'un des curieux détails que M. C. a bien voulu nous donner.

C'est ce que je viens de faire, chère Florence : à toi de décider si les renseignements de M. C. méritaient d'être reproduits si vite et pour être envoyés si loin.

Ecris-moi donc aussi, paresseuse!...

JEANNE.

MODES

Voici, ma chère petite, le moment de t'occuper du trousseau de campagne de monsieur Charles et de ta filleule. Comme l'année passée, je te recommande pour le matin la toile de lin écru, pour petite fille, ornée de petits lacets de laine ou de broderie russe et mexicaine également en laine, rouge, bleue ou noire. Tu feras pour ta filleule la robe plissée sur une ceinture, corsage plat, décolleté avec bretelles, ou plissé à la ceinture et aux épaules sur un poignet

droit; tu mettras alors des manches très-courtes formant revers; si tu montes la jupe simplement sur une ceinture sans corage, tu pourras au besoin ajouter une petite veste grecque, sans manche; pour enfant seulement, j'admets ce genre de veste qui, pour jeune fille, est fort peu distingué. Avec le costume en toile de lin, la chemisette fond blanc, en percale ou foulard, à pois ou petit semé de la nuance de la broderie de la robe, fait un ensemble fort gentil et peu salissant, qui permet aux enfants de prendre leurs ébats sans être entravés par la crainte de gâter leur toilette; tranquillité inappréciable, sinon pour elles, du moins pour les mamans. Il ne faut surtout pas négliger d'emporter une ou deux toilettes en laine pour les journées où la température est plus fraîche, et une petite veste, avec ou sans capuchon, en molleton blanc ornée de galon ou soutache noire, ou bien fond blanc avec chinure noire, ou semé de pois. On trouve également ces molletons avec semé bleu, rouge ou violet. Les jours où tu ne seras pas forcée de mettre ta filleule en grande tenue d'intérieur, je t'engage à adopter les petits tabliers, aussi en toile de lin; on en fait de fort jolis modèles; le dessin que je t'envoie aujourd'hui sur la planche de broderie se fait indifféremment sur toile de lin, ou en noir sur nansouk blanc; on peut encore, sur blanc, poser le lacet blanc, ou une soutache ouvragée noire et blanche et faire la broderie en noir.

Si la température le permet, les toilettes blanches, que l'on peut varier à l'infini, sont toujours ce qu'il y a de plus joli et de plus élégant pour les petites filles. La guipure Cluny, dont la vogue est loin d'être passée, est d'une grande ressource; en effet, peu d'ornements ont ce privilège de pouvoir s'adapter à toutes les étoffes; et remarque que cette guipure s'emploie sur toutes sans exception, depuis la percale jusqu'au velours. Mais revenons, non pas à nos moutons, mais à nos babies.

J'ai vu une charmante disposition d'entredeux en guipure pour robe en mousseline : de distance en distance, au-dessus de l'ourlet de la jupe, la mousseline était coupée en forme de V posés en biais, ayant une hauteur de huit à dix centimètres, la mousseline était remplacée par un entredeux de trois à quatre centimètres en guipure, fixé sur la robe par un biais très-étroit, en percale fine, piqué des deux côtés; la guipure est posée sur un ruban bleu de même largeur que l'entredeux, formant transparent. Le corsage, décolleté en carré, avec petite basque de cinq à huit centimètres, est composé d'entredeux posés sur transparent, séparés par des bandes en mousseline plus étroites que la guipure; la mousseline est réunie à la guipure par un petit biais semblable à celui de la jupe; l'extrémité des bandes et des entredeux est coupée en arrondissant, de manière à former en haut et en bas du corsage, de petites écailles; ces écailles sont garnies d'une guipure basse, légèrement froncée et maintenue par le petit biais en percale. La manche très-courte, ouverte sur le dessus du bras, est composée, comme le corsage, d'entredeux en guipure séparés par des bandes en mousseline; sur l'épaule on place une petite rosette en ruban bleu. Il est bien entendu que la guipure n'exclut pas la valenciennaise et les broderies; et la soutache ou broderie russe pour les robes en piqué. Tu sais que toutes les étoffes, lins, foulard, mohair, piqué anglais, Fior d'Aliza

mousse marine, gaze, etc., que nous employons pour nous-mêmes, sont également portées par les petites filles; tu peux donc parfaitement donner suite à ton idée et faire à ta filleule une toilette en gaze de Chambéry, semblable à la tienne, la forme seule différera; tu prendras, me dis-tu, une fine rayure mauve, cette disposition convient pour toutes les deux; la fillette aura sa robe bordée dans le bas d'une ruche microscopique en taffetas mauve, remontant sur les lés de la jupe, qui sera taillée en pointes. Le corsage sera formé de trois biais de trois centimètres en gaze garnis de la petite ruche; ces biais seront fixés devant à la ceinture se touchant, ils monteront sur la chemisette à une hauteur de huit à dix centimètres, ils s'écarteront en forme d'éventail et seront fixés en haut sur un biais de même largeur; dans le dos, le même ornement sera répété, puis une bretelle, formée du même biais, partant devant de la ceinture et étant fixée dans le dos également à la ceinture, retiendra de chaque côté le petit plastron, en faisant quelques points au biais du haut sur la bretelle; derrière on pose un chou d'où partent deux pans garnis de la petite ruche, semblant prolonger les bretelles; tu peux encore, malgré tes dix-huit ans, te permettre cette forme de robe; tu feras cependant les ruches un peu plus hautes et les biais un peu plus larges; mais là doit s'arrêter l'uniformité pour la cérémonie à laquelle vous devez assister; le *pardessus* de ta filleule ne peut être pareil au tien, vu qu'elle ne doit pas en avoir du tout, et que tu ne peux t'en dispenser; tu pourras découper le bas du petit paletot pareil à ta robe en pointes; tu la garniras d'une ruche comme la robe. La chemisette sera en mousseline, ornée d'entredeux en valenciennne, sur transparent mauve; ces entredeux formeront des pattes posées en long ou en travers, à ton choix; pour toi, les entredeux et les intervalles seront plus larges que pour la petite fille. Quant aux chapeaux, ils seront pareils jusqu'à un certain point; tu auras un chapeau Lamballe en paille de riz ou tulle blanc, orné d'une guirlande en petits volubilis, courant sur un ruban mauve, guirlande semblable dessous; brides mauves, avec harbe en tulle blanc; pour chapeau d'enfant, petit chapeau Tircis, en même paille, avec la même guirlande sur ruban mauve.

A propos de chapeau, je suis désolée de ne pas répondre à ma chère Lucie selon ses désirs; une capote de tulle blanc ne peut être portée par une jeune fille qui, comme elle le dit elle-même, est obligée à la plus stricte économie; elle serait certainement charmante pour cette cérémonie avec sa toilette de lins et une capote blanche, mais la robe et le *pardessus* ne passeront pas; tandis que, hélas! le tulle blanc durera si peu qu'il réclamera au bout de peu de temps un remplaçant; ou bien alors elle devra se résigner à porter, le reste de la saison un chapeau fané; et rien n'est plus laid, selon moi, que cette apparence de *luxe déchu*; tu peux t'assurer qu'elle sera fort bien et d'une élégance de meilleur goût, avec un chapeau de paille, de forme nouvelle, orné de rubans et au besoin d'une petite guirlande de fleurs légères, assorties à la nuance du dessin ou de l'ornement de sa robe.

Tu me demandes si les *pardessus* blancs seront encore de mode cet été; certainement, d'abord pareils aux toilettes toutes blanches qui se porteront beaucoup avec la permission de *l'astre du jour*; puis en mohair, gaze, etc., avec des robes de nuances claires; mais je

t'avoue que je préfère toujours le *pardessus* pareil à la robe. Pour jeune femme, on fait des châles blancs brodés en blanc et noir avec perles, garnis de dentelle blanche, noire ou camaïeux; la broderie avec perles blanches ou noires prend des proportions considérables.

Mais j'entends maître Charles qui réclame son tour et trouve que je m'éloigne de mon sujet; il espérait, d'après mon début, avoir droit à l'une des premières places. Pour lui aussi, je l'engage à adopter le petit costume en toile écrue, avec chemise ou chemisette de couleur; puis les toilettes en piqué nankin; pour les jours sombres, le couil et le drap léger chiné ou pointillé noir et blanc, tout le costume entièrement pareil, orné d'une profusion de boutons, soit posés sur un galon à plat, soit sur des galons formant des pattes posées en long, en biais ou en travers. Le costume complet en piqué blanc est fort joli, mais il faut l'orner de galons noirs et de boutons noirs ou en nacre blanche. Tous ces costumes peuvent être exécutés avec jupe plissée et petite veste arrondie, ou à basque fermée par un seul bouton à l'encolure; ou le pantalon droit ou bouffant *ad libitum*, veste et gilet pareils. Du moment où les petits garçons quittent le costume tout à fait baby, le tablier doit être exclu de leur toilette; j'en demande pardon aux mamans qui prolongent l'usage de ce vêtement fort commode à la vérité; mais rien ne donne l'air *niais* à un garçon assez grand pour porter la veste, comme le tablier, qui, au contraire, est presque une parure pour les petites filles.

La botte doit être remplacée l'été par une bottine en cuir de Russie jaune, avec les costumes clairs, et en chevreau noir pour les costumes foncés.

Le petit chapeau marron à bord très-étroit coiffera admirablement la tête frisée et un peu mutine de Charles, cette forme, charmante pour petit garçon, n'est pas du tout de mon goût pour petite fille; on le fait en paille ou en toile cirée grise; tu peux choisir entre ce modèle et la toque russe en paille bordée de velours, qui coiffe également bien.

Les jupons en percale ou en brillanté s'ornent aussi avec des broderies et des lacets noirs ou de couleur; je veux t'indiquer un très-bon moyen de rallonger tes deux jolis jupons en brillanté, que tu as faits il y a quelques années et que tu es privée de porter, vu la coupe de la crinoline, qui force à faire les jupons presque à traîne. Prends une pièce de ruban de fil de un centimètre de largeur à peu près, et coupe des bouts de six, huit ou dix centimètres de longueur; tu découdras ton ourlet et tu enlèveras la bande qui faisait l'envers de l'ourlet, elle se remplacera dans le bas; pose tous ces bouts coupés bien près les uns des autres au bord du jupon par un *bâti* jeté tout autour, puis tu bâtis également l'autre côté des bouts de ruban sur la bande que tu as enlevée et tu fais deux faux ourlets en percale dans lesquels tu enfermes les bouts des deux côtés; dans ces rubans, placés perpendiculairement, tu mettras des lacets en laine noire qui passeront alternativement en dessus et en dessous des rubans de manière à former un damier; le bas sera bordé d'un lacet noir posé à cheval, et si tu n'as pas la ressource de la bande pour faire un second ourlet, tu feras cet ourlet en percale avec un volant en percale bordé d'un lacet noir. Cette disposition est nouvelle et jolie, je te la donne en noir parce que le blanc et le noir sont deux couleurs

qui peuvent se porter avec tout, mais on la fait également en rouge ou orange, ou telle autre couleur qui plaît. On fait aussi pour jupons blancs des bandes de carrés brodés en blanc ou couleur, séparés par des carrés plissés ou des entredeux en guipure cluny, ou même encore des carrés en filet brodé.

La question des coiffures est toujours ce qui préoccupe le plus les jeunes imaginations, et, en effet, la physionomie change suivant les différentes modifications que l'on fait subir à l'arrangement des cheveux; mais, en ce moment, il est impossible de trouver une coiffure bien franchement adoptée; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que le peigne se place beaucoup plus haut; le chignon ne touche plus le cou, mais il se fait de bien des manières, chignon breton ou à la paysanne — chignon frisé — chignon natté : chignon avec boucles rangées symétriquement dans la résille, ce dernier n'est généralement porté que par les jeunes femmes. Les cheveux sont toujours relevés sur les tempes, ils sont crépés, frisés, ébouriffés; les coiffures sont beaucoup moins volumineuses sur le devant, mais les coiffeurs et les modistes s'entendent parfaitement, cette année, pour forcer les femmes qui tiennent à être coiffées à la mode à avoir recours aux chevelures étrangères; on dit : « Ces cheveux sont à moi, je les ai payés. » On ne peut porter les petits chapeaux de cette année sans garnir la tête d'un chignon trop volumineux pour pouvoir le faire avec ses cheveux à soi; les personnes favorisées de la nature sont forcées de mettre un crépé en dedans de leurs cheveux; quant aux autres, leurs coiffures ne sera pas difficile à faire, elles n'auront qu'à placer sur leur tête un peigne, orné du chignon qu'elles choisiront dans ceux que je viens de nommer.

Je ne te conseille pas de prendre un chapeau en crin pour t'habiller même en blanc, le chapeau de crin ne se met plus que pour les toilettes du matin; les chapeaux habillés se font en tulle, crêpe lisse ou pailles de fantaisie, telles que la paille de bois diamantée ou lamée, la paille de riz et les pailles d'agréement ouvragées. Je vais te décrire plusieurs cha-

peaux parmi lesquels tu pourras choisir le modèle qui te conviendra.

Chapeau Lamballe en paille de bois avec bord plissé en taffetas rose orné de perles blanches; dessous bandeau en taffetas rose garni de grelots en perles blanches posés au bord du chapeau; brides en taffetas rose passant sur le chapeau avec barbes en tulle rose ou blanc passant également sur le chapeau et croisant devant.

Chapeau en tulle blanc, orné dessus d'une guirlande de feuilles de lierre posée en couronne; dessous bandeau en petites feuilles de lierre; barbes en tulle croisant devant et retenues par une épingle en or émaillé; ce modèle très-simple et très-joli a été fait pour l'Impératrice.

Chapeau en paille de riz orné d'une guirlande de myosotis, la guirlande se prolonge sur le côté et forme une petite traîne qui passe devant sur la barbe en tulle bleu assorti aux myosotis; ce chapeau est tout à fait jeune fille.

Un autre modèle pour demi-toilette se fait en tulle noir bordé de deux petits biais en taffetas noir retenus par des perles noires; petits coquelicots dessus et dessous, brides en taffetas noir et barbes en tulle noir. On peut mettre avec tous ces chapeaux des petites voilettes carrées de nuance assortie au chapeau ou blanches ou noires ornées de petites pailles.

Pour terminer cette description de chapeaux, je veux te parler d'un modèle qui peut être très-commode et très-solide, mais bien original, pour ne pas dire plus; c'est le chapeau de forme marin, en toile cirée, gris, bleu ou noir; on l'orne d'un simple ruban, n° 3, à bords flottants sans nœud; ce ruban est ordinairement bleu ou rouge; c'est tout à fait le chapeau des porteurs d'eau; il convient très-bien aux petits garçons, mais pas du tout aux jeunes filles.

Ma prochaine lettre ira te trouver à l'ombre de tes marronniers; en attendant, tu m'enverras le récit des fêtes auxquelles tu dois assister, et tu penseras à ton amie

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche VI

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 4, Pelisse de baby — 5 à 8, Tablier d'enfant — 9 et 10, Pature — 11, Bande, broderie mexicaine — 12, Victoria — 13, M. D. — 14, L. T. — 15, Berthe — 16, Zoé — 17, Mathilde — 18, Marie — 19, N. B. — 20, M. L. — 21, B. L. — 22, G. D., taie d'oreiller — 23, Félicie — 24, Ernestine — 25, Marthe.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 9, Canezou — 10 à 12, Pelisse de baby — 13, Garniture de jupon — 14, Lambrequin — 15 à 17, Carrés en toile et filet.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 4, PELISSE de baby.

1, Pèlerine.

2, Dessin pour la jupe.

3, Pièce d'épaule.

4, Manche.

On peut faire cette pelisse en piqué anglais brodé en noir ou en bleu; ou en cachemire bleu avec la broderie blanche, ou cachemire blanc

brodé en bleu. La broderie est mélangée de petit lacet et broderie mexicaine. La jupe se taille d'un mètre de long, le patron pour les emmanchures se trouve au verso de la même planche (n° 10, côté des patrons). Les n° 11 et 12 de la même planche, représentent la pelisse devant et derrière.

5 à 8, TABLIER D'ENFANT.

5, Patron du tablier avec bande brodée dans le bas.

6, Pièce du tablier.

7, Manche.

8, Poche.

Il se fait en toile de lin écrue brodée en lacet de laine rouge et broderie mexicaine en cordonnet noir. Le lacet qui passe au milieu du dessin en dessous des étoiles est plus large que celui qui serpente autour; il est retenu par des points en cordonnet noir qui passent d'un côté à l'autre du lacet et d'autres points noirs placés au milieu. La manche est légèrement froncée à l'entournure. Il faut, en taillant, ajouter un ourlet de 5 centimètres au patron n° 5, et faire la broderie au-dessus de l'ourlet.

9 et 10, PARURE Shakspeare, plumetis et broderie mexicaine; l'intérieur de la fleur et des feuilles se fait en plumetis en coton blanc avec points lancés en cordonnet noir sur tous les traits formant le dessin en plumetis et les nervures des feuilles; la broderie mexicaine se fait en cordonnet ou soie floche noire.

11, BANDE, broderie mexicaine pour jupon ou robe d'enfant.

12, *Victoria*, anglaise, plumetis et cordonnet.

13, *M. D.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

14, *L. T.*, gothique, linge de table, plumetis et cordonnet.

15, *Berthe*, anglaise, plumetis et cordonnet.

16, *Zoé*, anglaise, plumetis et cordonnet.

17, *Mathilde*, plumetis et cordonnet.

18, *Marie*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, *N. B.*, anglaise enlacés, plumetis et cordonnet.

20, *M. L.*, anglaise, linge de table, plumetis et cordonnet.

21, *B. L.*, romaine, plumetis.

22, *G. D.*, anglaise enlacés, pour taie d'oreiller, plumetis.

23, *Félicie*, anglaise, feston.

24, *Ernestine*, gothique, plumetis et cordonnet.

25, *Marthe*, anglaise, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 9, CANEZOU.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Moitié de la manche.

4, Col.

5, Bande du devant.

6, Épaulette.

7, Patte d'épaule.

8, Poignet de la manche.

9, Croquis.

Ce patron peut servir pour canezou, en mousse-line, organdi, nansouk, foulard ou cachemire; celui

dont nous donnons le modèle est en nansouk, orné d'étoiles en broderie mexicaine faite avec de la soie noire.

Vous marquez les gros plis doubles sur votre étoffe avant de tailler, puis vous jetez un fil sur chaque côté des plis et sur l'ourlet du devant pour marquer la largeur du pli et tracer votre dessin dans cet espace; la bande n° 5 servira pour les deux bandes du devant et l'ourlet, vous dessinerez de même sur le deuxième pli de chaque côté la patte n° 7, vous faites la broderie avant de coudre le corsage; devant vous faites une pince sous le deuxième pli. Le poignet de la manche, l'épaulette et le col sont doublés après avoir été brodés. Les deux lignes pointillées au bas du corsage indiquent la largeur d'un ruban de fil que l'on pose à l'envers à la taille. Vous pouvez tailler le corsage uni et remplacer les plis par des bandes en toile sur laquelle vous exécutez la broderie. La manche est cousue du poignet au coude, elle est en un seul morceau à partir de la lettre J. Placez des boutons à la pointe des pattes d'épaules, de l'épaulette et du poignet de la manche.

10 à 12, PELISSE de baby. (Voir côté des broderies, n° 1 à 4.)

10, Patron de la pelisse.

11, Croquis, devant.

12, Croquis, dos.

Le patron n° 10 est avec indication des plis pour la monter à la pièce d'épaule; le trait plein indique le bord des plis, et le trait pointillé le creux; il faut deux largeurs d'étoffe, soit cachemire ou piqué anglais; vous partagez au milieu le lè du devant, et vous ferez une couture sous chaque bras; si vous montez la pelisse en la fronçant, vous laissez les deux lés dans leur largeur et vous faites la couture au milieu du dos; les plis sont cependant mieux. — Nous n'avons pu donner le patron dans toute sa longueur, qui est de 85 centimètres.

13, GARNITURE de jupon.

Cette garniture est d'un fort joli effet sur un jupon à larges raies, soit une raie blanche et une raie grise, soit une raie fond blanc et pointillée, et une raie noire ou grise. Vous découpez une bande d'étoffe pareille que vous bâtissez au-dessus de l'ourlet en contrariant les raies; vous bâtissez autour des dents un lacet de laine bleue, noir, orange, rouge ou violet, que vous fixez sur la bande et sur le jupon par un feston en cordonnet noir ou blanc dont les points sont espacés, comme l'indique le croquis; un peu au-dessus du milieu de la bande vous posez à plat le même lacet sur lequel vous faites un point de chausson de la nuance du feston.

14, LAMBREQUIN pour garnir le dessus de guéridon en appliques de drap n° 12 du mois de Mai (page 158, 2^e colonne, ligne 30, au lieu de : des points blancs, lisez des points bleus).

Consultez pour la contre-bordure la fin de l'explication du n° 12, et pour l'encadrement du bas, le commencement du troisième paragraphe de la même explication.

Suivez le modèle pour les nuances de l'encadrement du haut; les rayons des ronds en drap blanc sont alternés un noir, un vert, le point croisé du milieu est mais, le point croisé sur le faisceau de points noirs est bleu. Le lacet noir est maintenu par

des points mais, et les blancs par des points noirs. Les points noués aux angles sont en soie blanche.

Il faut alterner sur tout le lambrequin les deux médaillons, dont le détail est sur la planche.

L'applique jaune est bordée d'un lacet maintenu par des points rouges, le cadre noir de cette applique est bordé d'un lacet blanc maintenu par des points verts; les points noués aux angles sont en soie noire. On place d'abord l'applique noire avec points lancés blancs, puis l'applique jaune, puis enfin les trois étoiles, au milieu desquelles sont encore un petit rond en drap; ces étoiles sont maintenues par un point mexicain noir aux étoiles du haut et du bas, blanc à celles du milieu, les rayons et les points lancés bordant le rond de l'étoile du milieu sont bleus avec point noué mais au milieu, les points lancés dans les quatre branches sont verts, le petit rond rouge au milieu des deux autres étoiles est maintenu et bordé avec de la soie noire; au milieu point noué bleu, dans les branches points lancés ponceau. L'applique verte est bordée d'un lacet ponceau maintenu par des points noirs; le cadre en drap blanc avec points lancés noirs, est bordé d'un lacet noir maintenu par de la soie mais, les points noués aux angles sont mais. L'étoile noire du milieu est maintenue par du point mexicain en soie bleue; les points lancés dans les branches sont en soie mais, le petit rond du milieu est bordé par des points lancés ponceau, les rayons sont bleus et le point noué du milieu mais; les étoiles blanches du haut et du bas sont retenues par du point mexicain en soie noire, les points lancés sont en ponceau, le petit rond noir est fixé et bordé avec de la soie mais, le point noué du milieu est bleu.

Il faut, en faisant ce travail, examiner avec soin les indications données sur la planche qui sont complétées par cette explication.

15 à 17, Carrés pour voile de fauteuil, dessus de lit, store, etc.

15, Carré en toile à fils tirés.

16, Détail grossi du travail de la toile à fils tirés.

17, Carré filet guipure.

Pour préparer le travail du carré en toile, il faut commencer par couper les fils d'un côté sur la longueur de l'un des petits carrés du croquis n° 15, puis on laissera un espace un peu plus petit avec les fils, et l'on comptera le nombre de fils que l'on a coupés et ceux que l'on a laissés, afin de couper le même nombre et de faire les carrés égaux; ces fils doivent être coupés sur le même fil tout du long. Puis on préparera les carrés de même dans l'autre sens et en mesurant pour le premier avant de compter, car les fils n'étant pas de la même grosseur dans les deux sens de la toile, il faudra en tirer plus d'un côté que de l'autre, afin de faire les carrés tout à fait réguliers. Quand vous aurez coupé les fils tout autour, vous les tirerez et vous commencerez le travail indiqué au n° 16, qui représente l'envers du carré. Prenez du fil de lin un peu plus gros que celui que vous employez pour le filet guipure; attachez votre fil dans le carré du haut qui se trouve à droite du carré n° 16; vous fixez le fil en nouant la moitié des fils placés en bas du petit carré par lequel vous commencez, puis vous

faites un point de feston en prenant la moitié des fils remontants, et vous passez une seconde fois le fil dans ce point; vous continuez toujours ce travail en passant le fil une seconde fois après le point de feston; vous faites ensuite un point dans le haut du carré, puis un autre point dans le bord de côté; pour terminer ce premier petit carré, vous passez le fil en dessous du fil du premier point, comme l'indique le fil laissé libre dans le carré du bas à gauche, et vous allez au carré suivant en passant le fil dans un seul fil au milieu du carré plein. Ce travail est très-facile à exécuter en suivant le fil qui passe d'un carré à l'autre; lorsqu'il est terminé, on fait tout autour un point de feston en plaçant le bord du feston sur la toile qui encadre. Puis on taille le carré de la même grandeur que le carré en filet guipure, et l'on fait à ce carré en toile un feston ou un petit ourlet à fils tirés.

Le carré en filet guipure n° 17, figure une croix en biais; au milieu de cette croix est une étoile, la même étoile se reproduit deux fois dans chacun des bras de la croix et une fois dans chaque intervalle; ces treize étoiles se font de même: on commence par une petite *roue* dans un seul petit carré au milieu de l'étoile, puis on fait les huit branches en point de *cône*. Autour de l'étoile du milieu, est un petit dessin répété quatre fois et formé de quatre points de *reprise en angle*. Les pointes dans l'intervalle des bras de la croix se font en point de *toile*, et la croix est en point d'*esprit*. Pour l'explication de la broderie du filet guipure, consultez le Petit Manuel, page 14.

QUART D'UN COUSSIN

Dessin en appliques et lacets sur reps ou cachemire; les appliques noires sont en velours, entourées d'une soutache algérienne en or maintenue par des points en soie noire; l'arabesque noire de l'angle est bordée d'une soutache algérienne, et ornée de points en soie blanche. — Deux lacets de soie couleur cuir de deux nuances forment le dessin du tour; ces lacets sont cousus de chaque côté par un point mexicain en soie de la nuance des lacets; sur les lacets et dans l'intervalle on fait un point de *chausson* en soie noire. On pose la soutache couleur cuir sur les appliques noires, sur les lacets et autour des ogives des angles, puis au milieu du coussin; la soutache noire se place après, elle est entourée d'une soutache algérienne or retenue par des points en soie noire; dans différentes parties du dessin la soutache couleur cuir est entourée de la même soutache algérienne or; dans l'ogive à la pointe de l'arabesque se trouve une petite feuille que l'on fait en broderie au passé bordée d'une soutache algérienne or; les croix qui entourent l'arabesque sont en soie noire, les grandes sont croisées en blanc. Entre les deux lacets couleur cuir on fait des points croisés en fil d'or.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de M. Roguier, 64, rue Rambuteau.

Bande pour ameublement. Le blanc et le ponceau se font en soie d'Alger, le mais en cordonnet

ou soie d'Alger, les autres nuances en soie ou laine à volonté.

PELOTE EN SATIN BLANC

Appliques en cachemire bordées de soutache algérienne, arabesques en soutache algérienne, les tiges des branches dans ce dessin sont en cordonnet d'or posé comme de la soutache; les petites feuilles en points lancés, et les pois en points noués sont en cordonnet. (Consultez, pour les appliques, la page 29 du Petit Manuel.) On se procure la pelote échantillonnée chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan. On peut exécuter ce travail sur canevas de Chine.

GRAVURE DE MODES

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

Première toilette. — Toilette en lins. Robe, casaque et jupon pareils. — Jupon orné dans le bas de pattes en taffetas retenues par des boutons. — La robe est relevée par une bande en taffetas dessinant la tunique et retenant les plis de la robe de distance en distance. — Paletot garni des mêmes pattes que le jupon. — Chapeau Lamballe en paille orné d'un plissé en taffetas.

Deuxième toilette. — Robe princesse en tulle ornée de guipure Cluny sur transparent noir. — Ceinture en guipure sur transparent avec chou sur le côté. — Paletot en drap anglais orné d'olives en passementerie. — Chapeau en paille lamée avec nœud et aigrette de petites herbes; les deux brides sont d'un seul morceau et passent sur le dessus du chapeau.

Toilette de petit garçon de trois à quatre ans. — Jupe et veste en piqué anglais avec bord découpé, en flanelle, brodé en petites perles noires. — Bottes en cuir russe; chaussettes avec semé. — Chapeau marin en paille avec bord découpé, brodé de perles, semblable à celui de la veste.

Les abonnées aux éditions violette et verte recevront au 15 juin les patrons suivants :

Corsage décolleté à manches longues, de la gravure 3511.

Paletot non ajusté, de la gravure 3513.

Corsage montant, idem. idem.

Costume pour petit garçon de sept à neuf ans.

Corsage décolleté de la gravure du 1^{er} mai.

Capeline pour petite fille de six à huit ans.

LOGOGRIPHE

Si mon nom fut celui de mainte souveraine,
On voit toujours chez moi l'état d'une reine,
Relevant ses attraits par un brillant écrin...
— Un mauvais sentiment domine dans mon sein,
L'en arracher, hélas ! ce serait me détruire,
Faisons-le taire. — En moi paraît un grand empire;
— Trois animaux, connus pour être peu d'accord;
— De l'un d'eux la demeure; — un moyen de trans-
[port;
— Un poète classique; — un grand arbre; — une
[ville,
Dont le climat convient à la santé débile; [mort
— La bouche d'un volcan; — un instrument de
— Ou de jeu dont le prix paraît digne d'effort;
— Un fluide volatile; — une pierre calcaire;
— D'un vaisseau la charpente; — une mesure
[agrarie;
— De laine un chaud tissu; — de l'abeille un pro-
[duit,
Éclairant de splendeurs les ombres de la nuit;
— Le lien du fagot fatal à la sorcière;
— Le sel auquel on doit la substance du verre;
— Ce dont bien rarement on connaît le premier,
Et peu souvent on aime à se voir le dernier;
— La souillure qui peut ternir le corps ou l'âme;
— Le rude vêtement qu'un pénitent réclame

— L'être incomplet que, seule, une mère chérit;
Ne le repoussez pas, car le ciel le bénit.
— L'asile du proscrit, sans feu ni lieu sur terre;
— Du tigre ou du lion, dans les bois le repaire;
— Le nid de l'aigle altier; — l'animal patient,
Méprisé, mais utile; — un poisson peu friand...
— Continuerai-je encor cette nomenclature?
Si je m'y laisse aller, mais toute la nature
Y passera, vraiment, c'est l'arche de Noé;
On en pourrait peupler l'île de Crusoé.
— Nous retrouvons ici l'ancre de sauvetage;
— Le nacre que le flot vient porter au rivage;
— Le char du conquérant; — la charte des vain-
[queurs;
— Une chaîne, soit d'or, ou de fer, ou de fleurs;
— Le rien auquel le goût sait donner une forme,
Quand sous vos jolis doigts, lectrice, il se transforme;
— Le cri de la douleur; — l'air au refrain joyeux;
— L'art, lequel ? le plus beau, celui de rendre heu-
[reux.
— Le jour d'hier qui fuit, — et l'encre indélébile,
Fixant sur le papier la pensée indocile,
Léguant à l'avenir erreur ou vérité...
— Assez : pour dernier mot inscrivez CHARITÉ.

J. M. DE GAULLE.

ÉPHÉMÉRIDES

1^{er} JUIN 1826. — MORT DU PASTEUR OBERLIN.

Jean-Frédéric Oberlin était né à Strasbourg, en 1740, d'une famille protestante, et après d'excellentes études, il devint pasteur de la paroisse de Walbaeh, au Ban de la Roche. C'était un canton pauvre, isolé, où une centaine de familles vivaient misérablement et dans l'ignorance la plus profonde. Oberlin entreprit de les civiliser, et toute sa vie fut consacrée à cet humble et noble labeur. Il répandit sur ses paroissiens la vie morale et intellectuelle, il leur enseigna le travail ; par ses soins, l'agriculture et l'industrie devinrent florissantes, et au bout de

trente ans, le Ban de la Roche n'était plus reconnaissable. Six cents familles y subsistaient à l'aise et y vivaient dans une moralité irréprochable. — Les moyens dont Oberlin s'est servi pour arriver à un résultat aussi satisfaisant sont des plus ingénieux, et parmi eux, en premier lieu, on compte l'éducation des enfants. On lui doit l'idée première des salles d'asile. Cet homme vertueux mourut à l'âge de 76 ans, au milieu de ce peuple qu'il avait régénéré.

Mosaïque.

HEURES DU RÉVEIL DES OISEAUX.

Le pinson à une heure et demie du matin.

La fauvette à tête noire, à trois heures.

La caille, de deux heures et demie à trois heures.

Le merle noir, à trois heures et demie.

Le rossignol de muraille, à trois heures.

Le pouliot, à quatre heures.

Le moineau franc, vers cinq heures ou cinq heures et demie.

La mésange, à cinq heures et demie.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Mieux vaut la vertu que la force.

RÉBUS





Coupons fil. imp. des Brevés 37. 1. 1. Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Mathématis.

34^e année. Juin 1866

Parcels Desierberg Rue du Caire 8^{me} Paris de Cologne

S. B. Fuller, 31, Pall Mall, London

N^o 17.

Amsterdam Desierberg Boxelstraat 1. 349

